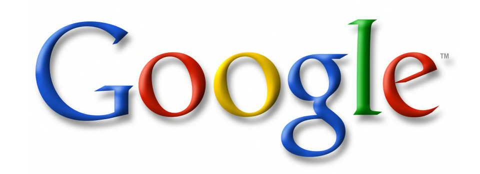



LA VIE JUIVE
יהודים


Jud
440
10F


VE RI
TAS



LA

VIE JUIVE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

50 exemplaires sur papier impérial du Japon (ancienne fabrication) signés et numérotés, au prix de **100** francs l'un.

Corbeil. — Imprimerie Crété.

LÉON CAHUN

LA VIE JUIVE

PRÉFACE

DE ZADOK-KAHN

(GRAND RABBIN DE PARIS)

Illustrations d'Alphonse LÉVY



PARIS

ED. MONNIER, DE BRUNHOFF ET Cie, ÉDITEURS

16, RUE DES VOSGES, 16

1886



PRÉFACE

Lorsqu'on revient, après une absence prolongée, dans son village natal, on éprouve une joie mêlée d'émotion à revoir ces lieux familiers qui rappellent à l'esprit les plus douces années de la vie, celles de l'enfance. Tout un essaim de chers souvenirs se lève et voltige autour de vous. On est heureux de refaire connaissance avec les hommes et les choses dont l'image avait quelque peu pâli par suite de l'éloignement, mais sans jamais s'effacer tout à fait. Avec quelle facilité on remonte alors le cours des années! Le passé revit sous les yeux, paré des plus fraîches couleurs : fût-on arrivé aux confins de la vieillesse, on redevient jeune pour quelques heures, et, l'imagination aidant, on repasse par toutes les joies, toutes les sensations et toutes les espérances de l'enfance et de la jeunesse.

C'est une impression de ce genre que j'ai ressentie en parcourant les pages qui suivent et qui retracent, avec autant de fidélité que

de gai entrain, la vie juive en Alsace, telle qu'elle était il y a trente ou quarante ans, telle qu'elle est encore à peu près aujourd'hui. Les dessins si parlants *de M. Alphonse Lévy et le récit de M. Cahun qui leur sert de cadre se prêtent un mutuel et heureux appui. Sous la conduite de ces guides complaisants et admirablement informés, j'ai fait un véritable voyage d'agrément dans un monde auquel me rattachent, moi aussi, des liens de toute sorte et où j'ai retrouvé, avec infiniment de plaisir, nombre de vieilles connaissances charmantes ou grotesques.*

Les personnages si divers d'éducation, de ton et d'allures que les auteurs font mouvoir sous nos yeux, ces mœurs empreintes d'une si profonde originalité, ces cérémonies religieuses, émouvantes dans leur simplicité antique et reproduites avec amour par la plume de l'écrivain et le crayon de l'artiste, ces légendes pieuses et naïves, rattachées au récit par un fil souvent léger, tous ces mille détails empruntés fidèlement à la vie quotidienne des juifs de l'Alsace, ont une saveur particulière pour qui peut contrôler, par ses propres souvenirs, l'exactitude du tableau. A tout instant on est tenté de s'écrier : « Ah! c'est bien cela! voilà ce que j'ai vu, moi aussi, et entendu! »

Les auteurs, cela se remarque du premier coup, n'ont fait eux-mêmes que rassembler leurs souvenirs. Ils ont vécu ce qu'ils racontent. Ce ne sont pas des passants qui ont pris en courant des notes sur ce qu'ils ont superficiellement observé dans une excursion rapide à travers un monde nouveau, où tout paraît étrange et ressemble à une énigme ; ce sont plutôt des hôtes bienveillants qui font, avec une parfaite bonne grâce, les honneurs de chez eux et vous introduisent dans l'intimité de leur famille, montrant fièrement ses respectables traditions, ses vieilles archives, les portraits des aïeux, tous ses beaux côtés, sans se taire toutefois sur ses faiblesses et ses légers ridicules. Aussi le cœur parle-t-il dans leur œuvre autant que l'esprit. C'est comme un sentiment de tendresse filiale qui y perce par endroits, associé au vague regret des choses disparues et des biens que l'on a perdus. « O bon vin de l'enfance, quel franc souvenir tu laisses et combien je te regrette en ce temps de fuchsine et d'irréligion (p. 18)! » *Çà et là on surprend chez les auteurs une pointe de malicieuse raillerie, mais plus souvent une larme émue qui brille au coin de l'œil. C'est qu'on n'évoque pas impunément les plus intimes souvenirs de la maison paternelle. Comme M. Cahun*

le fait remarquer avec autant de vérité que de force, chez les juifs, la religion et la famille sont, depuis des siècles, unis par une alliance tellement étroite, qu'il est difficile de les distinguer l'une de l'autre. Il n'est donc pas étonnant que les cérémonies d'un culte, qui a pour principal théâtre le foyer domestique, rappellent à tous ceux qui ont eu le bonheur d'y prendre une part active dans leur enfance, les précieuses affections de la famille, le doux sourire de la mère et l'autorité chère et respectée du père. La religion forme le lien le plus puissant de la famille, et, par un juste retour, la famille prête une force incomparable à la religion.

Ce qui donne encore un charme et un intérêt de plus à l'ouvrage que j'ai l'honneur de présenter au lecteur, c'est la note patriotique qu'on y sent vibrer à chaque page. C'est bien ainsi qu'on aimait en Alsace et qu'on y aime plus que jamais cette France vaillante, aux sentiments généreux, aux nobles entraînements, aux gloires légendaires, dont le nom signifie délivrance pour tous ceux qui souffrent de l'oppression ; droit, équité, protection, tolérance pour tous ceux qui ont à se plaindre des injustices de l'histoire. Les juifs surtout lui ont voué un amour sans bornes, qui va jusqu'à la tendresse et l'enthousiasme. Ils sont fiers de pouvoir, dans toutes les circonstances, lui témoigner leur reconnaissance, travailler à sa prospérité et défendre son drapeau. L'Alsacien a été et sera toujours deux fois Français, et le juif de l'Alsace l'est encore une fois de plus.

Il était bon que tout cela fût dit par une plume alerte, et rendu visible aux regards par un habile artiste, qui sait unir le don de l'observation à un léger grain de fantaisie. La France, hélas! n'est plus pour les Alsaciens vivant en Alsace qu'un souvenir et un regret. Qui d'entre eux ne s'associera pas de tout cœur aux sentiments d'amour pour la France si bien exprimés par les principaux personnages du récit de M. Cahun? Quant aux scènes de la vie juive qui défilent devant nous, embrassant dans un ensemble complet tous les événements importants de l'existence auxquels la religion prête son prestige et sa grandeur, les uns seront bien aises de les revoir pour y rafraîchir des souvenirs en train de se faner; les autres y goûteront un plaisir d'un autre genre, celui de faire des découvertes intéressantes dans une contrée inconnue dont ils n'avaient pas même le soupçon. Le temps, qui modifie toutes choses, a déjà fait tomber plus d'une pierre de l'édifice religieux que bien des siècles ont tra-

vaillé à construire. Dans les grandes villes comme Paris, la vie, avec ses implacables nécessités, efface peu à peu toutes les originalités trop marquées. Je ne voudrais même pas affirmer que MM. Cahun et Lévy retrouveraient encore aujourd'hui l'Alsace juive tout à fait pareille à celle qu'ils ont connue et aimée au temps de leur enfance. Raison de plus de sauver de l'oubli et de mettre en pleine lumière tant de poétiques usages, tant de cérémonies significatives, tant de figures sympathiques. Raison de plus aussi pour remercier les auteurs de la tâche qu'ils ont si vaillamment accomplie, pour remercier les éditeurs intelligents qui les ont secondés, et pour souhaiter aux uns et aux autres tout le succès qu'ils méritent.

ZADOC-KAHN.





LA VIE JUIVE



Le bonhomme Anselme a congédié ses élèves à trois heures, car c'est l'hiver, et dans une heure il fera nuit. Les quinze marmots, espoir de la Communauté juive de Hochfelden, sont partis tumultueusement; ils ont laissé dans leurs pupitres la grammaire française de Lhomond, et l'arithmétique, et la table de multiplication, et les cahiers barbouillés de nombreuses maculatures; ils n'ont gardé que le livre de prières dans lequel ils apprennent à lire en hébreu; c'est aujourd'hui vendredi, et ce soir, et demain, ils l'emporteront à la synagogue; le petit Salomon émerveillera ses

parents par la volubilité avec laquelle il lit des pages entières sans reprendre haleine, et Jacob le mal mouché recevra les reproches mérités de son père, le grand Aron, car cet âne, cet ignorant, n'est pas encore arrivé, à l'âge de douze ans et demi, à se fourrer dans



la tête le *Benché* (1), qui ne dure pourtant pas plus de vingt-cinq minutes à réciter, quand on a de bons poumons et une langue agile; il fera rougir sa famille au jour prochain de sa *Barmétsfé* (2), quand,

(1) Les Grâces après le repas.
(2) Initiation religieuse, ou première communion.

au repas donné en son honneur, il ne saura pas dire les grâces sans bégayer et se faire souffler.

Quelle différence avec le petit David, le fils de l'instituteur, et avec quel légitime orgueil son digne homme de père lui pince la joue d'une main, en fermant, de l'autre, la porte de la salle basse qui sert d'école ! Ce petit David ! quelle mémoire ! Il a une tête comme une roue ! Son grand oncle, Reb Etzig, a prédit qu'il serait un jour un savant, encore plus savant que son père, car le bonhomme Anselme est l'orgueil de la Communauté juive de Hochfelden. Il ne prépare pas seulement au catéchisme israélite, mais il enseigne aussi le français, l'allemand, l'histoire, l'arithmétique et la géométrie. Dans son école, on voit, appendue au mur, la grande pancarte des tableaux synoptiques de l'Histoire universelle composés par lui, Anselme Mayer, et imprimés à Strasbourg. Bien qu'il soit pauvre, et qu'il n'ait d'autres ressources que la mince rétribution scolaire de la Communauté, tout le monde l'estime et le respecte. En 1830, quand on a formé la garde nationale, il a eu l'honneur de porter les galons de caporal, et les femmes de Hochfelden ont déclaré que M. Anselme, avec son collet rouge à grenades de laine blanche, était un joli homme. A la synagogue, il prêche en amateur, et ni le rabbin, ni le chantre, n'oseraient le contredire, car ils ne connaissent l'office que par routine, et lui sait la grammaire, le Talmud et la Cabbale; il a lu Maïmonide et Rachi; le curé catholique est son ami et lui prête des nouveautés littéraires, et le capitaine Thouret, un ancien du premier empire, qui est son locataire, lui a dit un jour, devant les notabilités de Hochfelden : « Monsieur Mayer, quand je serai commandant de place à Pékin, je vous prendrai pour secrétaire, sacrebleu ! » Cette semaine, le brave homme Anselme aura un beau vendredi. Son élève Hertz, qui est entré au collège de Metz, et qui est en troisième, comme un grand garçon, a été premier en version latine, et les parents, les riches marchands de biens, les gros Hertz, pour célébrer ce grand événement, ont pensé au maître de l'école primaire :

ils lui ont envoyé deux bouteilles d'un fameux vin blanc d'Alsace. Bernard, de la rue aux Écuries, et Abraham Wolf, l'épicier, et Salomon, le marchand de bestiaux, ont acquitté la rétribution scolaire de leurs marmots : la maison est dans l'abondance pour un mois. Dès le matin du vendredi, Bessele (1), la femme de M. Anselme, était en cuisine, et écaillait vigoureusement une carpe et un brochet pour préparer le traditionnel *Yété fesch* (2); puis, on a mis au pot un bon morceau de bœuf piqué d'ail, qui mijote à l'étuvée. Ce sera un festin : on se croirait chez le bourgmestre d'Amsterdam. Le beau frac vert d'Anselme, son gilet à fleurs, sa cravate blanche, et sa chemise à faux-col bien empesé sont étalés sur le lit; la lampe de cuivre à sept becs, fraîchement astiquée, est prête dans la salle à manger; elle est garnie de ses mèches de coton, et les mouchettes ont été posées sur leur plateau de tôle peinte; la nappe blanche à raies rouges est étalée sur la table, et n'attend que le service. Selmel (3), la *Schavess Goïé* (4), se tient prête à faire le service, a dépoter le festin, à allumer la lampe, car dans la sainte soirée de vendredi, à partir de la nuit jusqu'à la tombée de la nuit du samedi, c'est un péché de toucher au feu.

Quelle brave païenne, cette Selmel! Il ne faut pas croire que les enfants d'Israël de la Communauté de Hochfelden prennent le mot de *Goï* en mauvaise part : il signifie simplement « non Juif », et il y a de bonnes gens partout : Selmel est parmi les meilleurs. Sauf son amour exagéré pour les militaires, son caractère revêche, son humeur hargneuse et son entêtement, elle est parfaite. Mme Anselme a en elle une confiance illimitée, quand Anselme n'a pas revêtu le harnais belliqueux de caporal de la garde nationale, car alors..., mais passons!

(1) Pauline.
(2) Poisson à la juive.
(3) Salomé.
(4) La barbare sabbatique. Il faut prendre *Goï*, au pluriel Goïim, exactement dans le même sens que les Latins et les Grecs prenaient « Barbare ». Le *Goï*, c'est l'étranger, qui ne participe pas au culte.

— Sur mon âme, Bessele, dit Anselme en entrant dans la cuisine, c'était une belle carpe.

— Une laitée, Monsieur Mayer, dit la *Schavess Goïé;* et voyez-la dans le plat, entourée de sa sauce bien figée.

— O Israël, s'écrie le vieux Mortjé, l'oncle de Mme Mayer, ô Israël, où est le brochet? Il a disparu!

— Bon Dieu, le chat le tient! Anselme, chasse-le!

Le chat prend la fuite, à l'aspect des préparatifs d'hostilité qu'un balai lui annonce; le brochet est intact, mais l'émotion a été forte, et le père Mortjé pousse des exclamations confuses et indignées :

— Un chat! Une bête impure! Ce poisson va être contaminé! Croyez-vous, Mayer, que ce ne sera pas un péché de manger un poisson contaminé par une bête impure?

Il faut dire que le père Mortjé adore le brochet; pendant que le bonhomme Anselme le rassure, la *Schavess Goïé* et David poursuivent le chat en déroute, et ce jeune polisson de David chante encore ce refrain vainqueur:

Selmel met der' offe gavel
Stech der katz en de' Navel.

« Salomé, avec la fourche du poêle,
« Pique le chat au nombril! »

Mais déjà sa mère l'a saisi d'une main vigoureuse, et le conduit à la chambre où on va le faire changer de chemise, et lui vêtir sa blouse des samedis, après avoir dûment inspecté ses oreilles, qui, le matin encore, étaient tellement sales qu'on aurait pu y semer des navets!

Hélas, ce petit David, avec ses cheveux blonds et sa tournure hardie, a tout à fait l'air d'un *Cheïetsle,* d'un petit chrétien!

Un commis voyageur de Paris lui a enseigné à faire des pieds de nez, et, chose horrible, on l'a surpris à jouer aux billes dans la rue! Mais il lit si bien l'hébreu! Quelle mémoire, braves gens! et pas de mauvaise éducation du tout : très réservé, très timide, très

poli, très doux, sauf qu'il est un peu casse-cou, et qu'il est toujours fourré avec le petit Louis, un petit chrétien, le fils du maréchal ferrant, graine de braconnier, dénicheur d'oiseaux. Quelle horreur de ressembler à un *Cheïetsle!* Mais quand ses parents l'ont revu, dix ans plus tard, en lieutenant d'artillerie, ils ont trouvé qu'il avait tout de même la figure d'un *Yété-iong* (d'un garçon juif).

Ainsi sont allées les choses! Le pieux Mortjé craignait de manger de ce bon brochet, parce qu'il avait été souillé par le contact d'un chat, bête impure, et son petit-fils, David, a mangé du lard et du cochon en Crimée : il est vrai qu'il y a gagné les épaulettes de capitaine et la croix d'honneur, et que maintenant, le brave colonel Mayer, bien qu'il mange des choses impures et qu'il soit quelque peu libre penseur, a épousé une jolie fille juive, et ne manque pas de manger du *Matse* à Pâques, de jeûner à *Yom-Kippour*, et de réciter pieusement le *Kaddich* à la Synagogue, à chaque anniversaire de la mort de feu son père et de feue sa mère.

Dans ce temps, on ne pensait pas à ces grandeurs, et on ne voyait guère de Parisiens à Hochfelden. Peu de gens étaient allés jusqu'à Strasbourg; Haguenau et Brumath semblaient être fort loin. Le vieux rabbin Eser, qui contait si bien la Lampe merveilleuse, et l'histoire d'Ali-Baba, et cent autres contes d'Orient, n'avait jamais vu que l'unique rue de Hochfelden, la ruelle en pente qui conduit à la rivière, les houblonnières et les champs de garance qui séparent la petite ville du *Pachte berg*, haute colline couronnée de hêtres; sa femme, qui savait toutes les ballades de chevalerie, et qui avait lu le *Cyrus* et la *Clélie*, n'en connaissait pas davantage. Oui, en ce bon vieux temps, on lisait encore le *Cyrus* et la *Clélie,* et quand on voulait parler d'un galant qui présentait ses compliments en beau langage, on disait qu'il « faisait sa cour avec du Kyrous ». Le brave homme Anselme était plus moderne; M[me] de Genlis avait remplacé M[lle] de Scudéry dans sa bibliothèque, mais aussi, c'était un savant.

Bientôt il fera nuit, et on allumera les lumières. On ne pourra

plus toucher au feu, et le bonhomme Anselme a tout juste le temps de fumer une dernière pipe, et d'aller se faire cisailler le menton chez le barbier orthodoxe, cet affreux bavard de Guetch. Quand il arrive dans l'arrière-boutique, tous les mentons juifs de Hochfelden ont déjà été nettoyés pour la veille du Sabbath, nettoyés canoniquement, avec des ciseaux, et sans l'aide d'un savon impur qui pourrait pénétrer dans la bouche et vous souiller. On s'aborde par le



salut du vendredi soir : « Bon Sabbath ! » et la conversation roule principalement sur les mérites, qualités et avantages du menu sabbathique, qu'un chacun connaît déjà. Guetch le barbier vante le kouguel préparé par sa ménagère, qui répond au nom poétique de Sarah des fromages : c'est elle qui est la laitière orthodoxe de Hochfelden. Le gros Samuel, le toucheur de bœufs, qui vient de rentrer de sa tournée hebdomadaire, et qui, après avoir dépouillé son carrick à triple collet et déposé son fouet, s'est déjà

coiffé du bonnet de coton des jours de repos, fait l'éloge des « saucisses au mou » qu'en ce moment sa femme, Mathilde soupe-aux-pommes-de-terre, laisse savamment grésiller dans le four du poêle de fayence. On commente l'absence de Hertz, un « *poche iisrôl* », un impie, qui a renoncé aux pieux ciseaux de Guetch, et se fait



raser chez le coiffeur catholique ; le bonhomme Anselme l'excuse en souriant : au fond, il est un peu « nouvelle mode » et fait peu de cas de cet étalage outré de petites pratiques minutieuses et de dévotions. Ses ennemis et ses jaloux (qui n'en a pas !) racontent tout bas qu'on l'a vu, lui, Anselme, attablé dans un restaurant de Strasbourg, devant les plats les plus impurs, et les méchantes langues vont jusqu'à dire qu'on a vu des cervelas dans son assiette !

Quant à son beau-frère Théodore, le Parisien, il n'est pas d'horreurs qu'on ne débite sur son compte : il est vrai que quand il passe à Hochfelden, tout le monde lui fait fête, car personne n'oserait tenir tête à un pareil gaillard, qui vous parle le français de Paris mieux que monsieur l'ingénieur, et monsieur le forestier, un gaillard qui porte des pantalons à carreaux avec des sous-pieds, qui a des moustaches et des favoris, qui met le chapeau sur l'oreille, valse et polke, raconte des histoires stupéfiantes, et fait des mystifications à crever de rire ; et puis, le beau Théodore est garçon terriblement entreprenant : il a pour lui toutes les femmes du faubourg Saint-Germain juif de Hochfelden, et il n'est pas un mari, là-bas, qui ne se sente quelques inquiétudes à la tête, quand ce redoutable jeune homme débarque par la diligence de Brumath ; il sait chanter les airs les plus nouveaux, qu'on a chantés sur le théâtre de Paris; il sait jouer du violon et il sculpte des merveilles, des petits paniers avec des noyaux de cerises, des têtes grotesques avec des marrons; il fait des tours d'escamotage, et les femmes se racontent, avec une terreur mêlée de curiosité, que cet enragé, ce démon, a là-bas connu une actrice, et qu'il s'y est battu en duel. Une actrice! Comment cela peut-il être fait, une actrice? Et un théâtre? Le bonhomme Anselme, qui a fait ses études à Strasbourg, et qui a vu Mannheim, Heidelberg et Paris, en sait long, là-dessus! mais il n'en communique rien à ses arriérés de compatriotes, au milieu desquels il se compare volontiers à un anneau d'or au groin d'un cochon.

Voici venir Mayerle Hodel, ou Hodel Mayerle, car il n'importe guère que hodel soit devant, ou hodel soit derrière. Cet homme plus qu'actif est le bien nommé (1); lui aussi a été à Paris : mais il n'en a rapporté que des mécomptes; on assure que sa fille, qu'il y a emmenée, a mal tourné, bien qu'il raconte, à qui veut l'entendre, qu'elle y a épousé un employé de la maison Rothschild. Il est vrai que quelquefois il avoue qu'il aimerait mieux surveiller un panier

(1) Hodel signifie le remuant, le brouillon.

plein de puces qu'une fille à Paris. Le bonhomme Anselme s'empresse de partir, pour éviter ce personnage loquace, effronté, tapageur et mal famé.



Aussi bien, le *choule klopfer* (1) est déjà parti devant lui, enveloppé dans son vieux carrick, coiffé de son antique tricorne,

(1) Frappeur de synagogue; l'équivalent du sonneur de cloches.

et armé de son maillet. Il va, de porte en porte, heurtant du maillet, pour annoncer que l'heure de l'office approche. Quand Anselme arrive, presque toute la communauté se trouve déjà réunie dans le temple, une grande salle de rez-de-chaussée à laquelle on accède par un perron de trois marches et par une porte à deux battants.

Les murs de la salle sont nus, blanchis à la chaux. Dans le fond, un rideau de soie brodé par les mains pieuses de l'épicière de Hochfelden recouvre l'armoire où sont déposés les livres de la loi. La femme d'Anselme aussi a brodé un rideau pareil; elle l'a taillé dans sa robe de noces. Aussi, en considération de l'estime qu'on a pour Anselme, c'est ce rideau-là qu'on mettra, le prochain jour de la *Barmétsfé* de son fils.

D'autres encore ont offert leur rideau ; le plus riche est celui qu'a donné la femme d'Etzigle, de Marmoutiers ; il est en velours garni de franges et de galons d'or. Mais on ne l'accroche pas souvent devant le tabernacle, parce qu'Etzigle n'est pas estimé ; les cent mille écus de fortune qu'on lui attribue sont du bien mal acquis ; on assure que c'est un usurier avaricieux, enrichi aux dépens du pauvre paysan, et la Communauté n'aime point de pareils gens, qui attirent la haine, bien justifiée, des protestants et des catholiques.

« Main honnête va par tout le pays, » dit le proverbe; et on ne croit pas la main d'Etzigle honnête; elle s'est une fois levée en justice pour appuyer un faux serment. Voilà pourquoi son riche « voile de bénédiction » paraît si rarement au temple, et pourquoi lui-même, avec ses lunettes d'or et sa casquette de loutre, n'est pas au banc des *parnassim* (1), à côté du tabernacle, mais se tient renfrogné dans un coin, entouré de sa clientèle ordinaire de toucheurs de bœufs, de marchands de biens, et autres gens de mince considération.

Mais écoute, Israël! Oh! cher bon Dieu! Voici des enfants du pays

(1) Marguilliers.

qui surprennent tout le monde! Ils viennent d'arriver par la diligence, et tout droit, sur mon âme, ils ont été à la synagogue, sans même s'arrêter un instant pour boire une chope chez Meydinger. Comme il y a longtemps qu'on ne les a vus! Comme ils viennent de loin! Leur cœur n'a pas changé : ce sont deux braves garçons juifs, qui font honneur à leur famille, et la soutiennent de leur travail : c'est Herchele, qui est commis dans une maison de broderies, à Nancy. Il a eu le temps de passer chez sa pauvre femme de mère, l'infirme, et lui a remis deux napoléons d'or qu'il a économisés, un sac de macarons, et un pain d'épice. Et l'autre! brave et bon Sanfele, dont la sœur est si malheureuse, et ne peut pas toujours travailler comme couturière à la journée, à cause de ses yeux malades. La sœur est à la charge du frère aîné, le petit tailleur, qui a tant pleuré quand il est tombé au sort; le vieux père, le *choule Klopfer*, ne pouvait pas lui acheter un homme, vous pensez bien! Alors, ce brave Sanfele n'a fait ni une ni deux : il est parti pour son frère, et maintenant, le voilà sergent! Un beau grade! Il revient d'Afrique, et il y retournera, car s'il n'est pas tué, il est sûr d'avoir un jour l'épaulette; aussi va-t-il rengager, et sa prime, qu'il donnera à son père, permettra au vieux de passer ses derniers jours en repos. Quel honneur pour la Communauté de Hochfelden, de compter parmi elle de si bons fils, aidant à leurs parents! Sans compter qu'on est un peu fier de voir à la synagogue un militaire à moustaches, qui a été en Afrique, et qui a des galons et un pompon rouge. Déjà l'affreux Mayerle Hodel l'accapare, et lui pose des questions captieuses : « Avec quoi balaie-t-on en Afrique — avec quoi? — Avec des balais! — Et de quelle main la statue de Henri IV, à Paris, tient-elle son chapeau? — D'aucune main; elle n'a pas de chapeau. » Mais Sanfele échappe à ce terrible homme, et va faire ses compliments au bonhomme Anselme, qui lui a, naguère, formé sa belle écriture de fourrier, et enseigné les mystères de l'arithmétique, de l'histoire de France et de la géographie.

Cependant, l'heure de l'office approche. N'est-elle même pas



LE RABBIN.

déjà passée? Les uns opinent que oui, et les autres que non. L'almanach assure qu'il fait nuit, dit Hertz, et il fait sonner sa montre à répétition pour appuyer l'almanach. Le grand Aron, qui revient de la cour, déclare, de son côté, qu'on ne voit pas encore d'étoiles, et que par conséquent il ne fait pas nuit : il profite même de ce retard pour offrir des prises au rabbin, et pour causer bruyamment avec lui. Il est bel homme, le rabbin Samuel, grand, mince, avec une longue barbiche blanche, la moustache rasée. Mais il n'est pas si bel homme que le beau Khasan (1) Moïse Weill, qui remplit à lui seul les fonctions de ministre officiant, de chantre, de compositeur et d'orchestre. Ce Weill a une barbe de républicain parisien : c'est un ambitieux; il aspire aux grandeurs. On l'entend toujours fredonner, et il a mis des airs nouveaux sur les antiques paroles des prières. Mais on lui pardonne tout en considération de sa belle voix de basse-taille. A Strasbourg, que dis-je! même à Metz, la communauté ne peut pas se vanter de posséder un *Khasan* comparable à Weill, capable de chanter comme lui un *Leikha taoudi* (2). Ce gaillard-là fait trembler les vitres, et maintenant que les cierges sont allumés, à peine a-t-il revêtu son thaless (3) qu'il entonne à pleine gorge le *Boroukh Ato* (4), et que cet incorrigible Mayerle, malgré la solennité de l'office et la révérence du lieu, ne peut s'empêcher de dire, au milieu des bruyants baisers qu'il donne aux franges de son thaless : « Quel organe! Quel souffle! Cet homme a un larynx comme un ours! »

Le bruit des baisers appliqués sur les franges s'éteint rapidement, le premier Amen répond à la première prière, et maintenant l'office suit dévotement son cours. Ce ne sont peut-être pas les plus sincèrement pieux qui chantent les répons avec le plus de ferveur, et je soupçonne Mayerle Hodel de n'y mettre tant de zèle que pour faire

(1) Chantre.
(2) Comme qui dirait « un Salve regina ».
(3) Écharpe blanche qu'on porte au temple, et qui est terminée par des franges nommées Tsitsets.
(4) *Te Deum.*

entendre cette même voix de contralto, avec laquelle il chantait cet après-midi des airs aussi parisiens que profanes ; oui, à deux heures, il enseignait à la jeunesse de Hochfelden, dans le grenier de Küssel l'aubergiste orthodoxe, les beautés de la polka et les secrets de la contredanse ; car cet homme universel joint à ses nombreux métiers celui de maître de danse, et de trombone dans la musique municipale.

A l'heure où les cierges s'allumaient à la synagogue, la bonne dame Anselme, vêtue de sa robe de fête, coiffée de son bonnet à barbes fraîchement tuyauté et empesé, après avoir donné un dernier coup d'œil à la nappe rayée de rouge, au beau service en étain, aux couverts de fête en argent massif, a solennellement béni la lampe des samedis, dès que les sept becs ont été allumés. Elle a prononcé la prière de la ménagère, gardienne du foyer, entre ses deux filles recueillies et attentives, la brune Esther, qu'on appelle *Frale* (1), malgré qu'elle n'ait que douze ans, à cause de ses gronderies et de ses attentions pour les tout petits, et Marie, la grande blonde, une gaillarde qui ne fait plus une faute d'orthographe et rédige des compositions françaises, s'il vous plaît ! Les mioches regardent avec admiration la mère et les grandes sœurs faisant leur prière féminine. La mère a dit :

« Sois béni, Éternel, notre Dieu, roi de l'Univers, qui nous a sanctifiées par tes commandements, et nous a ordonné d'allumer une lampe en l'honneur du Sabbath. »

La païenne Selmel elle-même, sous la porte de la cuisine, écoute avec recueillement, car elle sait qu'elle est servante chez de braves gens, que Mme Anselme est une honnête femme, et que M. Anselme n'est pas seulement un savant et un digne homme, mais un joli garde national. Et puis, elle a été nourrice de ce petit diable de blondin, de David, dont les gars juifs se moquent toujours en lui disant qu'il a l'air d'un petit *Cheïetslé* (2), qui est à chaque

(1) Grand'mère.
(2) Gars chrétien.

instant en vagabondage avec Louïele (1), le fils du maréchal ferrant; et comme le père de Louïele est luthérien et que Selmel est une huguenote fanatique, elle en aime d'autant plus son nourrisson. Son goût pour les militaires lui ferait-elle deviner, en ce fils du juif Anselme, un futur artilleur? Ah, bonne Selmel, c'est grand dommage que vous soyez morte avant d'avoir eu la joie de contempler le petit David dans sa gloire, avec ses épaulettes d'or, son sabre et ses éperons. En attendant, la prière de la mère finie, Selmel est rentré en cuisine, et enseigne à son jeune nourrisson la chanson de Hentzelemann :

Hentzelemann a des petites bottes,
Petit sabre au côté,
A vendu son petit cheval,
A bu l'argent,
Ne peut plus chevaucher.

Dehors, il neige, et le père Anselme secoue son manteau devant la porte, en rentrant. Chacun l'attend, car il rapporte de l'office la bénédiction pour la famille. L'un après l'autre, les enfants s'inclinent devant lui; il leur impose les mains, et les bénit; aux garçons, il dit:

« Puisses-tu devenir comme Ephraïm et Manassé. »

Et aux filles :

« Puisses-tu être comme Sara, Rebecca, Rachel et Lia. »

Et ma foi, comme il fait très faim, et que Selmel a déjà mis la soupe sur la table, une bonne soupe grasse à la pâte rapée, Anselme passe, pour cette fois, le Cantique de la femme vertueuse :

Une femme vertueuse est un trésor;
Heureux celui qui l'a trouvée!
Son époux a confiance en elle,
Et sa félicité est sans borne.

Pardonnons à ce bonhomme son manque de galanterie et sa dérogation au rituel. Le Cantique est un peu long, la soupe refroi-

(1) Le petit Louis.



LA BÉNÉDICTION DU SAMEDI.

dirait, et Mme Anselme est tout aussi contente, quand son mari s'écrie, en dépliant sa serviette : « Pauline, c'est une vraie soupe de Vendredi! » que s'il avait chanté, une fois de plus, ses louanges en vers hébreux. D'autant plus qu'avant de commencer le repas, il faut encore inaugurer le Sabbath. Anselme remplit de vin sa timbale d'argent des jours de fête, et, la tenant à la main, il prononce la formule sacrée.

« C'était le sixième jour. Et le ciel et la terre étaient terminés. Le septième jour, Dieu avait achevé son œuvre, et il se reposa, le septième jour, de tout ce qu'il avait fait. Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, car en ce jour, le Seigneur se reposa de toutes les œuvres qu'il avait créées.

« Sois loué, Éternel, notre Dieu, Roi de l'Univers, qui as créé le fruit de la vigne. »

Le père de famille termine rapidement le reste de la prière, jusqu'à « Sois loué, Éternel, qui as sanctifié le Sabbath. »

Et boit un coup de bon cœur; puis il passe le gobelet à son fils aîné, qui ne se fait pas prier pour avaler le fond, tout pur et sans eau. O bon vin de l'enfance! Quel pieux et franc souvenir tu laisses, et combien je te regrette en cet âge de fuchsine et d'irréligion!.

Après le vin, le père bénit le pain, en rompt autant de bouchées qu'il y a de personnes présentes, et les distribue aux assistants.

Et maintenant, fourchettes et cuillers vont opérer vigoureusement, et quand, après le repas, le bon Anselme récite les grâces, au moment où, suivant l'antique usage, il tend la main à sa femme en disant le verset :

« Que le Dieu de miséricorde bénisse ma femme, mes enfants, et tous les miens, »

Et que les enfants disent le répons :

« Que le Dieu de miséricorde bénisse mon père et ma mère, eux, leur maison, et toute notre famille, » — ce digne instituteur, la conscience en paix, et le visage rayonnant, ne changerait pas avec

l'homme le plus riche du département; il n'a qu'un regret : c'est de ne pas pouvoir fumer une bonne pipe en famille, après ce festin. Mais que ne fait-on pour le cher bon Dieu, et pour sa sainte loi !



Cet office du samedi matin est vraiment d'une longueur exagérée : si pieux que soit le brave maître Anselme, il déclare volontiers qu'un des défauts du rituel Juif est sa prolixité; quand je dis « un des défauts », je parle mal : je devrais dire, « le seul défaut ». Ce matin, on n'en a pas fini d'enchérir sur les dévotions. Bonne coutume en elle-même, sans doute, que ces dévotes enchères : il n'est pas de meilleure politesse a faire à quelqu'un que de lui acquérir, aux enchères, l'honneur de lire à l'autel un des versets du chapitre de la Bible que les fidèles récitent ainsi par fragments : l'argent est aux pauvres et à la fabrique de la synagogue. Rarement il se passe un samedi sans qu'on « n'enchérisse une dévotion » pour maître Anselme. Aujourd'hui, on a fait mieux : on l'a convié à faire un sermon, malgré la présence de ce malin, de cet astucieux Weinreb de Francfort, qui a joué la modestie, tout justement pour se faire inviter à prêcher. Mais il a mal choisi son monde, cet *Achkeness* (1) : le juif d'Alsace et de Lorraine est chauvin, et, si les synagogues avaient des clochers, on pourrait dire qu'il a l'esprit de clocher très marqué. Il n'aime guère ce qui n'est pas de sa paroisse, pas plus les *Khadjeboub* (2) que les *Achkeness;* il méprise le *Jéréchalme* (3) et blague le *Polak* (4). Déjà, le bouillant Hodel a dit, au grand scandale de ses voisins, qui lui imposent silence par des *injii* (5) répétés, mais aussi à leur intime satisfaction : « Sur mon âme, c'est un toupet; il faut avoir un toupet d'effronté

(1) Allemand.
(2) Juifs portugais.
(3) Hiérosolymitain, Juif d'Orient.
(4) Polonais.
(5) Prononce qui pourra, s'il n'est pas de la paroisse, cette interjection nasale par laquelle nos braves Juifs d'Alsace réclament le silence aux coréligionnaires trop loquaces et trop turbulents qui troublent leur prière.

pour parler de cet Allemand, quand M. Mayer Anselme est ici ! » A la satisfaction générale, maître Anselme a été invité à édifier les fidèles, et l'Allemand crève de dépit quand le bon instituteur, en descendant de l'estrade, est accablé de poignées de main et de cris de *iichkokh* (merci !). Chacun lui offre une prise de tabac en même temps que des félicitations, et il n'aurait pas le nez assez grand pour y fourrer tous ces témoignages d'admiration. Et puis, faut-il le dire au risque de compromettre ce galant homme? Avouons-le! Il a une chique dans la bouche, pour remplacer la pipe interdite : c'est feu son oncle, son propre oncle, qui lui a enseigné ce subterfuge : lui-même l'avait appris à Mayence, quand il y était en l'an II, avec Kléber et Aubert Dubayet! Bon Anselme, reposez en paix dans votre modeste tombe : si votre fils ne fréquente pas la synagogue aussi régulièrement que vous, il ne manque pas d'y prier à votre bout de l'an, comme vous le faisiez pour son grand-père, et quand il fume le vendredi soir, quelquefois ses yeux se mouillent lorsqu'il pense à votre chique du Sabbath, et aux récits que vous lui disiez des temps glorieux où les parents étaient à Verdun avec Beaurepaire, à Mayence avec Kléber, et où les bataillons défilaient par Rosheim et par Haguenau, en criant : « Landau ou la mort! » Allons, ne parlons pas d'Alsace, cela vaut mieux. Aussi bien, l'office est fini.

Tout le monde s'en va, ceux qui ont une bonne ménagère, chez eux, ceux qui n'en ont pas, où les plus gourmands, chez Chôlem le boulanger, où la garbure du samedi, le kouguel, la soupe aux pois, au riz et au bœuf, sont au four depuis la veille. Chacun reconnaît sa marmite, car il s'agit de ne pas prendre celle du voisin : pour ma part, je ne voudrais pas de celle de Iéguef le morveux, ni de Chmoule le saligot. L'Achkeness a été dîner chez le gros Hertz. Le temps est beau; la neige s'est fondue; un beau soleil de mars luit dans le clair ciel d'Alsace, et chauffe déjà suffisamment cette bonne brave terre de l'Est des Vosges pour qu'on puisse se promener sans houppelande.



Ed Monnier et Cie Edit.

LE BARBIER JUIF

Imp Dorva.



C'est le temps des politesses ; on rendra visite au grand Aron, qui a « enchéri la dévotion » pour son ami Anselme. Le petit David s'arrachera aux séductions de Louïele et à la tentation de courir les bois avec ce polisson ; on lui a mis sa belle casquette bleue des samedis ; le voilà mal à l'aise, car il ne pourra pas se crotter jusqu'au soir. Un bonjour aux notables, aux « Parnassim » qui causent des intérêts de la communauté sur la place de la mairie, à moins qu'ils n'y médisent de tout le monde, ce qui n'aurait rien d'invraisemblable. Tiens, voici les anciens de la famille Fidèle Strauss ; ils sont assis sur les troncs d'arbre que le bûcheron Antoine des Escargots a déposés au bout de la rue, en attendant qu'il les fende. Où donc est cette gamine de Mirele, qui a de si beaux yeux bleus et des cheveux dorés? Oh, la vilaine petite fille ! Encore à courir partout, à jouer aux noix avec tout ce qu'il y a de plus polisson à Hochfelden ; figurez-vous que, pas plus tard que lundi, quand il gelait si fort, elle a jeté (sans le faire exprès) une boule de neige sur le chapeau de l'honorable chantre Weill, et que, le soir, elle a manqué se rompre une jambe à la glissade sur la mare. Le jeune David me paraît fort préoccupé de savoir où Mirele joue aux noix : je crois bien qu'il la trouverait sans peine, car ces vilains gamins-là savent toujours où

se rencontrer, quand il s'agit de commettre des méfaits. Mais il n'a pas le temps de s'évader : il faut encore aller rendre visite à la cousine Fanny ; elle a toujours son petit cornet de noix et de



raisins secs prêts pour les enfants qui viennent la voir les jours de fête. Il faut porter le vin du samedi à l'aïeul de Mirele, et lui faire un petit compliment. Justement, le vieux est déjà dans la maison, tout ridé, avec ses jambes grêles, ce qui ne l'empêche pas

d'être venu à pied, et de se soulever en souriant d'un air aimable, quand on lui apporte sa petite goutte de kirch. Ah ! vieux farceur, il fait encore des compliments aux jolies femmes, et leur débite des gaillardises ! Et tout le monde rit ! Voyez-vous, ce coquin ! Il a, sur mon âme ! embrassé la servante de Mme Aron, en allant voir, à la cuisine, si le *kouguelhopf* était réussi.



PAQUE

Le Goinfre de Wissembourg n'est pas beau. Quel est son vrai nom ? Personne ne l'a jamais su, et lui-même l'a peut-être oublié. On l'appelle le Goinfre, il est de Wissembourg, et il exerce la profession de parasite. Il n'a point la grâce de son rival, Petit Renard de Marmoutiers, qui justifie son industrie de pique-assiette par ses talents de farceur patenté,

acclamé. Point de noce, point de fête sans ce coquin de Petit Renard. On l'invite dans la meilleure société pour divertir la compagnie. Mais il n'est pas de maison si modeste où l'on ne puisse s'attendre à voir apparaître, à l'heure des repas, l'énorme, l'épais Goinfre de Wissembourg, avec sa grande barbe, sa bouche lippue et baveuse, ses yeux chassieux, et l'entendre dire d'une voix caverneuse et d'une prononciation empâtée, son sempiternel refrain : « Moi, j'aime tout, excepté les tripes. »

Parmi ses coréligionnaires, il n'en est pas de plus populaire que le Goinfre de Wissembourg, sauf, peut-être, Losung le Toqué. Parmi les chrétiens, il n'en est que trois qui puissent prétendre à un pareil renom : Jean du Trou des Cousins, Antoine aux Escargots, et la vieille folle Geneviève, qui sait si bien confectionner des poupées avec des chiffons, et les distribue, en chantant des complaintes, à tous les enfants du pays. Peut-être, encore aujourd'hui, connaît-on là-bas les « poupées à la Geneviève ».

C'est justement l'époque où Losung le toqué redouble d'ardeur poétique, et où le Goinfre de Wissembourg, tourmenté par une pieuse fringale, s'en va, de village en village, à la recherche de bons dîners.

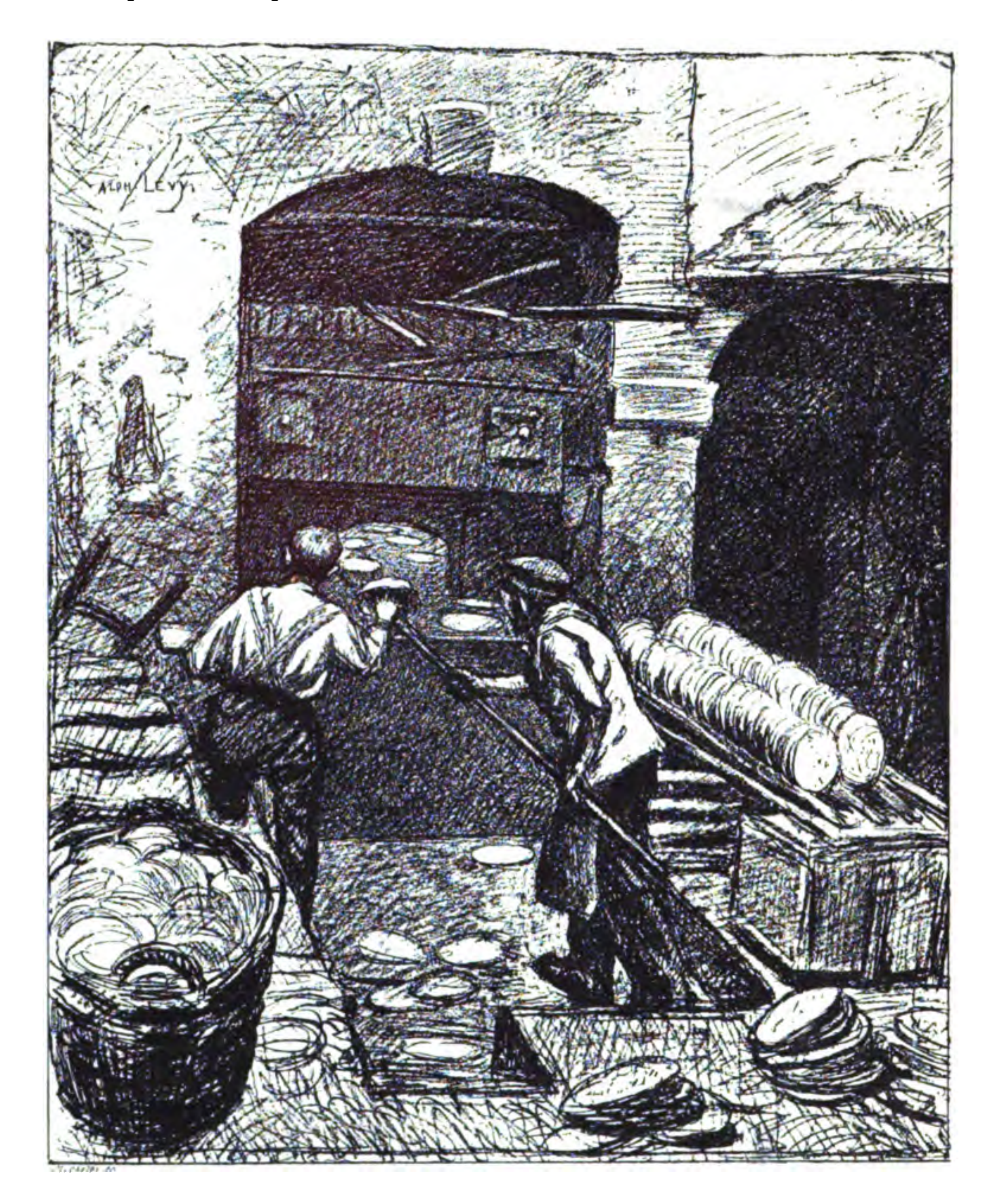
Le ciel d'Alsace, le brave ciel bleu-myosotis, n'a pas un nuage aujourd'hui. Il fait mine gracieuse à la Pâque des Juifs. Sur le *Pachte Berg*, les sapins reverdissent. C'est un vrai temps de « bonne journée (1) ». Depuis huit jours, les dernières oies grasses de la saison — pauvres bêtes ! — ont été sacrifiées. Blanches et dodues, qu'elles étaient belles, lorsque, toutes plumées, on les a étalées, triomphalement, sur la table de la salle à manger ! Depuis huit jours ce n'étaient qu'allées et venues, le soir ; chacun rendait visite à ses voisins, pour admirer leurs oies de Pâque, le volume de leur foie, l'ampleur de leur graisse, la finesse de leur peau, la

(1) *Iom-tov* — « Jour bon », c'est-à-dire « jour de fête ».

délicatesse de leurs abatis. Une bonne odeur de graisse d'oie fondue remplit les maisons juives de Hochfelden, et maint voisin et voisine chrétiens sont accourus, en cuisine judaïque, et ont constaté que les deux oies de Mme Anselme étaient les plus grosses, les plus élégantes, les plus galamment troussées, de tout Hochfelden. Il faut dire que Selmel a dirigé leur éducation et leur gavage : depuis de longues semaines, hélas ! séparée de l'artilleur cousin du lancier parent du cuirassier ami du dragon lié avec le hussard qui ont successivement tenu garnison dans son cœur, elle a concentré ses affections sur l'éducation de ses oies et du jeune David. Les oies ont vécu ! Hier soir, le sacrificateur-circonciseur-souschantre et sacristain de la Synanogue de Hochfelden leur a coupé la gorge dans les règles. Quant au jeune polisson David, dans la semaine des œufs de Pâques, et à l'approche des hannetons, il n'est plus à tenir : Selmel n'a plus d'autre distraction que d'épancher sa bile théologique de huguenote sur la servante de M. le curé, en attendant l'heure fortunée où un congé de semestre lui ramènera son pays, le brigadier de chasseurs à cheval, le frère du spahi dont la sœur est la promise du gendarme dont le beau-frère est garde municipal à Paris.

Les maisons juives de Hochfelden voient un beau remue-ménage ! De la cave au grenier, tout est en mouvement, pour faire les apprêts de la Pâque. C'est une grosse affaire. Il s'agit de sortir de l'armoire la vaisselle spéciale dans laquelle on fera la cuisine et le service pendant la semaine pascale, de la fourbir, de l'astiquer : l'étain reluira comme de l'argent ; la faïence à grosses fleurs, la faïence de Sarreguemines et de Strasbourg, deviendra plus belle que la plus fine porcelaine de Sèvres. Il ne faudra pas oublier d'acheter des pots neufs, de beaux pots de grès, pour y confire deux oies, deux langues de bœuf, dix bonnes livres de poitrine de bœuf salée, tout cela pour la semaine de Pâque. Il faudra nettoyer à fond la vaisselle et la batterie de cuisine de l'année courante, les empaqueter et les tenir enfermées pendant huit jours, car rien de

ce qui a contenu pain avec du levain ne devra être touché, jusqu'à ce que la Pâque soit finie. Pendant la semaine sainte, tout



paraîtra battant neuf. Déjà on passe, le soir, au fournil de Chôlem le boulanger, et on s'éjouit à flairer la bonne odeur de la pâte sans

levain, et des *Matsé* (1) que Chôlem et ses deux garçons enfournent avec entrain. Les plus gourmands goûtent aux *Matsé* tout chauds, et les enfants en ont leur part. Les vieux sans dents redoutent bien ce biscuit, et font des facéties sur les « morceaux d'assiettes cassées » qui leur serviront de pain à Pâque. Mayerle Hodel ne manque pas cette occasion de rééditer, pour la centième fois, sa proposition de servir, à table, de la ouate pascale, destinée à éponger les sauces, que le dur et sec *Matsé* ne saurait absorber. Mais on se console, en réfléchissant au goût succulent que ces pieux tessons prennent dans le café au lait, sucré à la cassonnade, et aux exquises boulettes qu'on confectionne avec leurs débris moulus, et leurs éclats macérés dans l'eau, bien pétris avec du jaune d'œuf, et frits dans la graisse d'oie.

Il s'agit bien de Pharaon, vraiment, et de la sortie d'Egypte ! En ce moment, la grande préoccupation des enfants est d'assembler des pelures d'oignon, et de s'approvisionner de poudre de grès, chose nécessaire, comme chacun sait, à la confection des œufs de Pâques. Dans l'eau bouillie avec de la pelure d'oignon, les œufs prendront une belle teinte de jaune-safran ; on y pourra tracer, en frottant avec la poudre de grès, toutes sortes de dessins et d'initiales. Déjà on rêve aux parties qu'on fera, quand on se provoquera au combat des œufs : en les heurtant l'un contre l'autre par le gros bout, on tâchera de fêler l'œuf de son adversaire. L'enjeu du vaincu est bien sûr d'être mangé.

Enfin, la bienheureuse veille de Pâque est arrivée, et les marmots ne se tiennent plus de joie. Songez donc au désordre qu'a produit ce déménagement, à l'exode de la vaisselle profane, à l'installation de la vaisselle neuve, à l'empilement des *Matsé* dans l'armoire réservée spécialement pour la Pâque ! Déjà, le bonhomme Anselme a distribué à ses enfants leurs *Haggadas*, leurs petits livres contenant l'office de Pâque, qu'on chantera

(1) Pains azymes.

les deux premiers soirs de la fête, avant le repas, et après le dessert. Ce soir, on a soupé à la cuisine, et demain on y déjeunera, pour ne pas laisser tomber de miettes de pain levé dans la salle à



manger, où le *Séder* est déjà dressé. Aucune pompe officielle, aucune cérémonie d'église, aucun dais, aucun catafalque ne seront jamais si beaux que ce *Séder*, ce sofa improvisé avec un

banc, deux chaises et deux coussins, couvert d'une courte-pointe coquettement drapée, où le père et son fils aîné s'accouderont à l'antique, pendant le repas de demain soir. C'est là, véritablement,



que le père apparaîtra devant ses enfants dans toute sa dignité de *Baal-bath* (1), « Seigneur de la maison ».

C'est lui qui sera, ces deux soirs-là, le prêtre et le roi, comme ses ancêtres l'étaient sous la tente, ou dans la ferme fortifiée des montagnes de Judée, ou dans le castel des ravins de l'Idumée, quand chaque famille avait son autel, quand le père était un chef de guerre et un maître. Dans ce temps-là, trois conquêtes et autant de guerres d'extermination soutenues avec fureur pour l'indépendance natio-

(1) *Palpóss*, comme on prononce en Alsace.



LE SÉDER.

nale, n'avaient pas encore fait plier « les nuques raides » des hommes libres d'Israël. Les gens d'épée de Juda, les archers et les hardis frondeurs de Benjamin connaissaient, tout juste, un peu d'agriculture, qu'ils faisaient d'ailleurs pratiquer par le serf Cananéen. Le marchand, chez eux, était un *Goï*, un barbare étranger, qui n'était pas admis au temple de la Cité, à l'autel et au sacrifice de la famille. On eût bien étonné un de ces rudes montagnards, si on lui eût annoncé qu'un jour ses descendants ne manieraient plus la lance et l'épée, mais vivraient tremblants, isolés, traqués, comme le trafiquant païen de Phénicie ou d'Egypte, comme le maquignon de Hamalek, réduits à l'humble négoce, à l'humiliation de la banque et du bureau, eux, les descendants des hommes qui s'étaient donné le nom de « Guerriers de Dieu (1) » ! Mais un jour, en un lointain pays dont les ancêtres n'avaient jamais entendu parler, loin, bien loin à l'Ouest, dans le pays des Celtes, l'oppression et la honte dix-huit fois séculaires ont cessé. Les Celtes, — oh ! les braves cœurs ! — ont tendu la main à ces malheureux survivants d'une race jadis noble et fière. Ils leur ont fait place dans leurs armées, leur ont appris, encore, à manier ce bout de fer sans lequel les hommes perdent leur dignité. Pour la seconde fois, par la grâce de la Révolution française, les Juifs sont sortis d'Égypte ; pour la seconde fois aussi, les uns ont regretté les oignons et les grosses marmites du Pharaon, et ont adoré le Veau d'or; mais les autres, comme les hardis compagnons qui avaient tant couru la guérilla dans la montagne et le désert, se sont moqués du veau et des oignons, et des marmites; ils sont bravement devenus soldats et savants, artistes et poètes, ingénieurs, ouvriers; ils se sont épris d'un fort et fidèle amour pour ce beau et brave pays, pour cette glorieuse race qui bataillait contre le Romain, jadis, à l'époque où, eux aussi, se préparaient à la lutte suprême contre l'Empire de proie; ils ont aimé la patrie française, comme, soixante-dix ans

(1) C'est le sens littéral du mot *Isra-el*.

après Vercingétorix, au temps de Jean de Giscala et de Simon de Massada, leurs pères aimaient la patrie Juive; et, ma foi, pour être si bons Français, les gaillards ne sont pas de pires Israélites, n'en déplaise à leurs coréligionnaires d'Allemagne, et autres *Polaks !*

L'excellent Anselme pense à tout cela, car il n'est pas sorti d'une boutique, mais d'une Université; son père et son grand-père étudiaient et prêchaient, et lui tient école. Son rêve est même de tenir école non confessionnelle, et d'enseigner les mystères de l'orthographe, les beautés de l'histoire et les splendeurs de l'algèbre élémentaire à des bambins juifs et chrétiens assis, côte à côte, sur les bancs d'une même école communale. Il est un peu rêveur, le bonhomme, et pense volontiers, en ce village du Nord, au milieu de ses très prosaïques coréligionnaires, et de *Goïim* parfois très intolérants, au temps des ancêtres guerriers, aux chœurs de bienvenue chantés sous les palmiers et les oliviers, par des troupes de jeunes filles aux longs voiles blancs, quand les alertes compagnons revenaient de la chasse au lion, ou de la razzia sur le Philistin, pour célébrer la Pâque en famille, le bouclier au dos, la lance au poing et l'épée au côté. Mais de ces rêveries, le bonhomme Anselme n'en dit rien, si ce n'est à son fils, son espoir et son orgueil, et à ses amis le capitaine Thouret et le bon curé, gens capables de comprendre la philosophie de l'histoire.

Hélas! je puis assurer que ce soir-là, ce polisson de David ne pense ni à l'histoire, ni à sa philosophie, bien qu'il raconte, fort coquettement, la bataille de son homonyme contre le farouche Goliath, et que l'oncle Théodore, le Parisien, lui ait appris à chanter « le Trompette de Marengo » comme mademoiselle Déjazet le chante à Paris. Ce n'est pas qu'il ne soit fier : il a refusé noblement deux sous, que le gros Hertz lui offrait pour lui faire chanter cette œuvre d'art; ce n'est pas qu'il ne soit patriote : il avale avec conviction les bons morceaux que son père place sur son assiette en lui disant : « Tout pour le peuple français! » et en lui pinçant la joue. Mais il

est beaucoup trop occupé à parcourir la maison, une chandelle à la main, et à rechercher, dans tous les coins, si on a balayé, bien exactement, jusqu'au dernier reste de *Khomets* (1). Il a manqué deux fois mettre le feu aux rideaux, il a fait une tache de suif à sa culotte, il a reçu stoïquement une calotte maternelle, d'ailleurs très méritée ; mais il triomphe, il exulte malgré la tache et la calotte, car il a trouvé onze miettes de pain diverses qu'il a été déposer dans le chiffon où sa mère les collectionne. Avouons d'ailleurs la vérité, toute la vérité : sur ces onze miettes, il en a tiré dix de sa poche, où ils les avait fourrées d'avance.

La sœur aînée suit la perquisition processionnelle avec plus de calme. Je ne jurerais pas qu'elle soit entièrement recueillie, et qu'elle ne pense pas, un peu, à un certain Strasbourgeois du nom de Calmann, qui fait son droit à Paris. C'est une bien jolie fille, l'aînée, avec des yeux noirs longs comme ça, des cheveux qui lui descendent aux jarrets, une taille de guêpe ; et sage, et instruite ! Et quelle voix ! vous l'entendrez chanter les cantiques, demain soir, au dessert ! Même les voisins chrétiens se mettent aux fenêtres pour l'écouter. Seulement, elle n'a rien. Sans dot, Monsieur, sans dot ! Certes, sa famille vaut mieux que les meilleures. C'est une famille d'honneur ; mais, combien de fois le père



(1) Pain levé.

l'a-t-il raconté ? Quand le grand-père, le pieux, l'honnête, le noble *Reb Mortché* revenait, fier et heureux, d'une de ses tournées de prédication ou de charité, et qu'il disait à la grand'mère : « Ah ! ma femme, que j'ai eu d'honneur ! » la bonne femme, en le débarrassant de sa houppelande, de sa canne et de son grand tricorne, lui montrait le poêle sans feu et la huche vide, et lui répondait : « Ah ! mon mari, fais-moi donc cuire un chapeau plein d'honneur ! » Le grand-père a eu beau, du temps du Sanhédrin, être délégué par ses coréligionnaires pour haranguer Cambacérès et l'Empereur, les parents du riche Calmann ne choisiront pas pour leur fils la petite fille d'un si pauvre homme.

Voilà ce qui rend pensive la fille aînée du bon Anselme. Frale, la cadette, est toute confite en dévotion ; elle est recueillie, absorbée par la cérémonie. Quant à la plus jeune, la bonne ménagère, elle manie déjà, d'une main sûre, torchon et balai, et ne pense qu'à bien assister sa mère, et à ne pas casser la vaisselle.

Le *Khomets* est définitivement noué dans son linge. La maison est purifiée. Le remue-ménage cesse au grand déplaisir du garçon qui va être forcé de restituer sa chandelle et d'aller se coucher.

Toutefois, il s'agit de brûler le *Khomets*. Il est certain qu'autrefois, au lieu de le brûler, on pouvait le jeter à la mer. Poniatero, le père de Mayerle Hodel, a rapporté de ses campagnes un office de Pâque en espagnol, dans lequel on peut lire :

« *Es, escombrar el leudo, arderlo en el fuego, esparzirlo al viento o echarlo á la mar.* »

Seulement, comme la mer ne passe pas à Hochfelden, Anselme hausse les épaules aux conseils de Poniatero, et se contente de lui répondre : « Rêveries ! blagues de la faculté de Bayonne ! les oies vont nu-pieds ! » Poniatero est d'ailleurs habitué à s'entendre traiter de blagueur de Bayonne. Il a beau raconter ses campagnes en Andalousie et ses victoires à Madrid, et jurer et sacrer en espa-

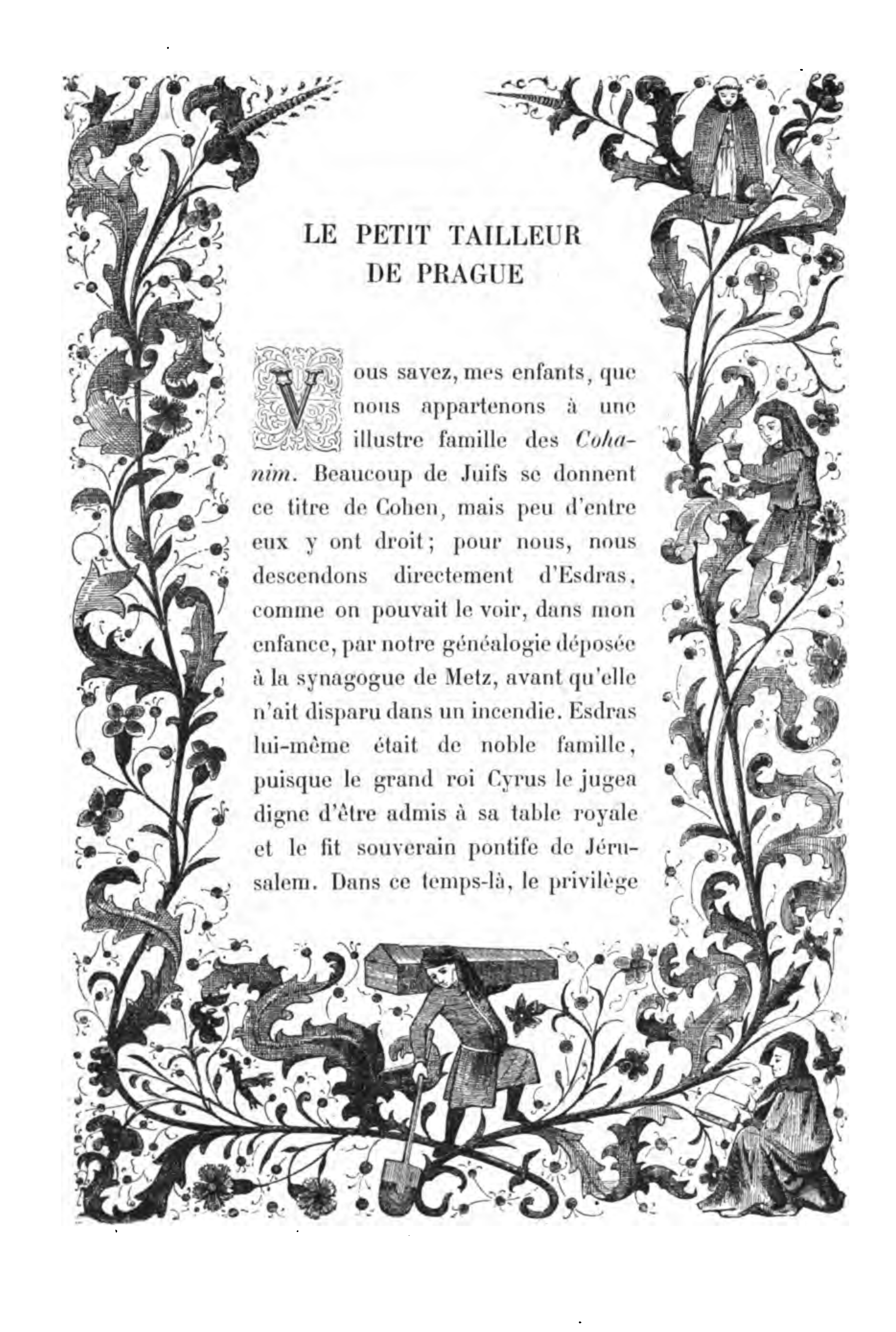
(1) Tiré de l'*Orden de la Agada de Pesah en Hebraico y Español, traducido del Hebraico y Caldeo por Señor Jacob Meldula, de Asterdam.*

gnol « *Caraco et Ponieta* », — d'où lui est venu, d'ailleurs, son surnom de *Poniatero*, — chacun sait que ses exploits se sont bornés à servir, à l'hôpital de Bayonne, dans le modeste corps des artilleurs de la pièce humide, et que, s'il a vu l'ennemi, ce n'était pas en face.

Le bon Anselme ne jettera donc pas son levain à la mer, mais se contentera de le brûler sur une vulgaire pelle de cuisine, en prononçant les paroles sacramentelles :

« Que tout le levain que j'ai en ma maison, celui que je n'ai pas vu, et celui qui est caché, soit brûlé et compté comme poussière de la terre. »

Après cette purification, il serait peut-être bon de prendre une chope; pendant huit longues journées, chose terrible pour un gosier alsacien, on va se priver de bière, qui est *Khomets* au premier chef! Quelle tentation, et comme il ferait bon d'aller à la brasserie, chez Meydinger! Déjà les amis s'y rendent, après avoir brûlé leurs *Khomets*. Kussel et Guetch y vont bras dessus, bras dessous, et dans la nuit, on devine, derrière eux, le triomphant Mayerle Hodel, aux accents de son trombone; il fait alterner les notes d'une polka profane et des variations sur les hymnes et cantiques sacrés de Pâque. Non, Anselme n'ira pas à la brasserie : Selmel rapportera un *moss* de bière dans la dernière cruche à *Khomets* laissée dehors, et le brave homme la boira en famille, en fumant sa pipe, avec l'ami Thouret et le bon vieux rabbin Eser. Pour la veille de la solennité, on permettra aux enfants de rester levés une heure plus tard; *Reb* Eser leur racontera l'histoire des Trois Calenders; sa femme leur dira l'heur et malheur du prince Galant, qui avait des griffes comme un ours, et le brave homme Anselme les édifiera en leur contant la légende du petit tailleur de Prague, connue seulement de sa famille et des amis de sa famille, et que je me permets, en mémoire de mon père, de raconter ici au public.



LE PETIT TAILLEUR DE PRAGUE

Vous savez, mes enfants, que nous appartenons à une illustre famille des *Cohanim.* Beaucoup de Juifs se donnent ce titre de Cohen, mais peu d'entre eux y ont droit ; pour nous, nous descendons directement d'Esdras, comme on pouvait le voir, dans mon enfance, par notre généalogie déposée à la synagogue de Metz, avant qu'elle n'ait disparu dans un incendie. Esdras lui-même était de noble famille, puisque le grand roi Cyrus le jugea digne d'être admis à sa table royale et le fit souverain pontife de Jérusalem. Dans ce temps-là, le privilège

de noblesse des Lévy était qu'ils nous présentaient l'aiguière pour nous laver les mains. Quand vinrent les tristes jours, ce fut à l'intercession d'un de nos ancêtres que les pieuses hirondelles apportèrent de l'eau dans leur bec, et tentèrent d'éteindre l'incendie du Temple, embrasé par le cruel tyran Titus; c'est pourquoi nous devons aimer ces doux et gracieux oiseaux, et respecter leurs nids. Nous devons, mes enfants, aimer les bêtes aimantes, douces et pieuses, et détester la violence et la cruauté, comme la détestèrent nos pères, qui avaient horreur de verser le sang du prochain, mais qui ne ménageaient pas le leur pour la défense de la justice, de la foi, de leur patrie. Le courage ne consiste point à user d'une force brutale pour opprimer les pauvres gens, mais à résister, si faible qu'on soit, à l'oppression des méchants, et à protéger les affligés. Ainsi fit mon père, quand lui, républicain, sauva le curé de Rosheim, poursuivi par le terrible Schneider, en le cachant au péril de sa vie. Ainsi fit notre bisaïeul, quand il aida un ministre huguenot à franchir la frontière, au temps de Louis XIV, et le porta sur son dos de l'autre côté de la Lauter, sous les balles des dragons de Louvois.

Vous saurez donc que jadis un de nos ancêtres, pieux et juste, savant et bienfaisant, pratiquait l'honneur, le désintéressement, le sacrifice, et que, même s'il n'eût pas été d'une illustre naissance, on l'eût vénéré pour ses vertus. Était-ce le grand rabbin Rachi, qui vivait en Champagne au temps de saint Louis, et fut assassiné par les Allemands? Était-ce un autre, comme le rabbin Anselme, dont je porte le nom, Anselme le juste et le saint qu'il nous suffit, à nous ses descendants, d'invoquer dans le péril, à condition que notre conscience soit pure, pour qu'il nous protège aussitôt, comme mon oncle le vit bien en 1792, au siège de Verdun? Je l'ignore, et je vous raconte l'histoire telle que mon aïeul la racontait à mon père.

Notre ancêtre était, vers la fin de sa vie, grand rabbin de Mayence, et jamais l'évêque, touché par ses vertus, ne se mêla de le persécuter, ni de tourmenter, de son vivant, la communauté

juive. Il passait une partie de ses nuits en prières, consacrant ses journées à l'instruction, à l'édification, à la défense des Juifs mayençais, vivant de peu, jeûnant souvent, donnant aux pauvres la dîme que lui payaient les riches. C'était un juste du vieux temps, et mon père, sans l'avoir vu, me l'a décrit bien souvent, avec sa mine douce et sévère, son regard intrépide devant les forts et caressant pour les humbles, sa longue barbe, sa haute taille, sa noble démarche. Il avait dompté en lui le sang emporté dont on dit : « *Cohanim Raksanim* (1) », et s'il lui restait quelque fierté, ce n'était que dans l'âme. Son dernier élan d'orgueil fut quand, se se sentant près de mourir, il pria Dieu de lui montrer, en vision, quel voisin il aurait en paradis. Le Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Va-t'en à Prague, ville sainte : tu y trouveras un tailleur que j'ai choisi pour ton voisin, quand je t'aurai recueilli dans le séjour des justes. »

Notre bon ancêtre se réveille, dit adieu à sa famille, monte à cheval malgré son grand âge, chevauche, chevauche. Dans toutes les communautés juives où il passe, on veut le retenir; mais il prend seulement le temps de consoler l'un, d'amender la conduite de l'autre, de les bénir tous; il ne s'arrête nulle part : il chevauche, chevauche, et arrive à Prague.

Vous pensez qu'il était impatient de voir quel pouvait être ce tailleur que Dieu lui assignait pour compagnon en paradis! Un tailleur, compagnon dans le séjour de la justice et de la rétribution définitives, un tailleur, compagnon pour l'éternité d'un descendant d'Esdras qui fut l'ami de Cyrus et rebâtit, l'épée au côté, le temple de Jérusalem! Écoute, Israël! pourquoi pas un grossier marchand de bœufs, un *Amhorets*, un « illettré » banquier! Un tailleur! Est-il au moins Lévy? Pour sûr, il ne peut être moins, et il descend de quelque martyr, mort pour la foi.

Notre ancêtre entre dans Prague sur son cheval fourbu, et s'en va tout droit au quartier juif. Il se nomme; tous l'entourent, se

(1) Les Cohanim rageurs.

pressent autour de lui, le conduisent chez le rabbin de la sainte cité. Ce vieillard vénérable se précipite à la rencontre de son pieux émule. « O grand rabbin, ô grand docteur de la loi, lui dit-il, sur quelle matière ardue venez-vous conférer avec moi? Vos ouailles de Mayence sont-elles exposées à la persécution de nos cruels ennemis? Non, je le vois bien, car vous ne les eussiez pas abandonnées au moment du danger. Me faites-vous l'honneur de vouloir consulter avec moi, sur quelque point épineux de la loi, sur une interprétation du Talmud, sur un mystère de la Cabbale? Parlez, maître! Que me demandez-vous?

— Rien autre, répondit notre ancêtre, que le nom des tailleurs les plus pieux de votre pieuse communauté. »

Le rabbin s'inclina, présenta le plus jeune de ses disciples au rabbin de Mayence, et le lui donna pour guide. Huit jours durant, notre ancêtre parcourut la grande cité; c'était justement l'époque de la foire annuelle. Il vit des tailleurs de Bohême, des tailleurs d'Autriche; il vit des marchands d'étoffes polonais; des marchands de soieries italiens; il vit des drapiers flamands; il vit des Orientaux et des Occidentaux; des Russes et des Français; des Espagnols et des Égyptiens, et jusqu'à des Indiens et des Persans. Cependant le rabbin de Prague s'enfonçait dans l'étude de la Cabbale, et la nuit, un cierge à la main, il parcourait d'immenses manuscrits afin de découvrir quel étonnant avantage pour la foi notre saint ancêtre pourrait bien trouver chez un tailleur de Prague.

Le huitième jour, qui était un jeudi, notre ancêtre revint chez le rabbin : il était fort découragé.

« Pieux et savant ami, lui dit-il, j'ai vu tous les tailleurs de Prague que m'a indiqués votre disciple, ceux de la ville et ceux de la foire; ceux de la cité et ceux du Hradschin. N'en connaissez-vous point d'autres?

— Maître, répondit le disciple, j'ai négligé de vous conduire chez un seul, si chétif, si misérable, qu'il ne vaut pas la peine qu'on le voie. Le pauvre diable ne vient que très rarement à la synagogue;

il y prie sans élan ni ferveur, ne parle à personne, et quitte toujours le temple à la hâte et comme à la dérobée.

— Je veux le voir à l'instant, dit notre ancêtre. Quoi ! il est pauvre, il est chétif, il est infirme, me dites-vous, et ce n'est pas chez lui que vous m'avez conduit d'abord ! Allons sans tarder. »

Au bout d'une rue tortueuse, devant une maison à demi croulante de vétusté, sous une porte basse, au pied d'un escalier vermoulu, gluant d'humidité, le disciple s'arrêta.

« Maître, dit-il, c'est ici. Je vais quérir une lanterne, et avec l'aide d'un étudiant de mes amis qui demeure près d'ici, je vous ferai gravir ces degrés perfides, jusqu'au quatrième étage, où demeure notre homme.

— Point n'est besoin d'aide ! » s'écrie notre ancêtre.

Et, laissant devant la porte et l'entrée noire le disciple hésitant et stupéfait, avant que celui-ci eût seulement trouvé à tâtons la corde graisseuse qui servait de rampe à l'escalier, le rabbin de Mayence avait déjà franchi les cent six marches des quatre étages, sans chandelle ni lanterne. Mais mon père m'a dit qu'un ange l'éclairait.

Il ouvre la porte, et il voit, dans un galetas, un petit tailleur les jambes croisées sur son établi, poussant vivement l'aiguille, et raccommodant un vieil habit à la lueur d'une lampe fumeuse. Devant l'établi était un berceau, et de temps en temps, le petit homme quittait l'aiguille, pour pousser le berceau, et berçait, en chantant d'une pauvre petite voix fêlée :

Aiane,
Popaïe.
Aïele Popaïele
Was rappelt im Stroh?
S'Kätzele esch gschtorvé
On's Miselé-n-esch froh (1).

Puis il se remettait bravement à l'ouvrage.

« Que fais-tu là ? dit notre ancêtre. Tu es un bon homme de

(1) Aïane, Popaïe, Aïele Popaïele. — Qui grouille dans la paille. — Le petit chat est mort. — Et la petite souris est contente.



Ed Monnier et Cie Edit — Imp Dorval

LE SACRIFICATEUR

bercer ton enfant, et sans doute, tu ne veux pas éveiller ta femme, à l'heure où tout le monde dort, et où tu veilles en besognant.

— Qui êtes-vous? dit le petit tailleur en mettant la main devant ses yeux, pour mieux voir notre ancêtre dans l'ombre.

— Je suis le grand rabbin de Mayence, répondit celui-ci, et je viens de loin, tout exprès pour te voir!



— Prenez cette chaise, mon maître; prenez garde qu'elle n'a que trois pieds, et je n'en ai pas d'autre. Je voudrais bien vous faire plus d'honneur, mais je suis un pauvre homme, simple et illettré, dénué des biens de ce monde. Il faut que j'achève de rapetasser, avant demain, vendredi, l'habit de mon voisin le chef des mendiants, afin que ce digne homme puisse demander décemment l'au-

mône demain soir, à la synagogue. De cette aumône il me payera ma peine, et je pourrai nourrir, pendant deux jours, pendant trois jours, la bonne créature qui dort dans ce berceau.

— Pauvre homme! dit notre ancêtre, les larmes aux yeux.

Et vite il s'approcha du berceau, et glissa sa bourse sous l'oreiller de toile grossière, oubliant qu'elle contenait tout ce qu'il possédait, et qu'il serait forcé de mendier lui-même pour rentrer mourir à Mayence.

En se penchant sur le berceau, il vit, au lieu d'un enfant, une petite vieille, toute sèche et ridée, qui bavait entre ses gencives édentées.

« Au nom d'Israël, qu'est ceci, mon frère? dit-il au tailleur, en lui montrant le berceau. Dieu t'a-t-il puni d'un pareil enfant? »

Le petit homme se leva, et, regardant l'affreuse vieille d'un regard tendre et avec une grimace souriante, il répondit :

— Monsieur notre maître, c'est ma mère : elle est tombée en enfance. Je la nourris de mon travail comme elle m'a nourri de son lait : elle m'a bercé, je la berce, et je lui chante la chanson qu'elle me chantait pour m'endormir, quand j'étais enfant. N'est-il pas écrit dans la loi et les dix commandements, que nous devons honorer notre père et notre mère?

— Gloire à Dieu! louange à l'Éternel! s'écria notre ancêtre. Béni soit le Roi des Cieux, qui donne la première place aux humbles, parmi ses saints! Que sa sainte volonté soit bénie! ainsi soit-il, amen!

Et devant le tailleur qui ne comprenait pas, le fier et noble rabbin de Mayence baisa respectueusement le front de la vieille infirme. Puis il serra le tailleur dans ses bras, et au moment où le disciple, l'étudiant et les gens du quartier ouvraient la porte et le saluaient, ils le virent tenant la main du petit homme bancal, et furent bien étonnés de l'entendre lui répéter, à deux reprises :

« Je ne vous dis pas adieu, mon bon frère, mais au revoir. A bientôt, et au revoir, dans un lieu dont l'échelle est plus ardue que

celle de votre escalier, mais qui est mieux éclairé et plus spacieux que votre logement. »

Notre ancêtre revint à Mayence et mourut, le propre jour où moururent le petit tailleur de Prague et sa vieille mère. Le rabbin de Prague et son disciple méditèrent longtemps sur les paroles qu'il avait dites en quittant le tailleur, et, après avoir beaucoup argumenté pour et contre, ils conclurent, par un syllogisme et dans les règles d'Aristote, que le logement à l'escalier si ardu dont il avait parlé, était le paradis.





N croira, sans peine, que le festin de Pâques fut beau chez Anselme. C'est là qu'on pouvait encore voir les cérémonies conformes à la vraie tradition : c'est là qu'on entendait chanter, comme il faut, sans une fioriture et sans une fausse note, le véritable cantique « *Kilonoé, Kiloïoé* », dont la musique n'est autre que celle de la Marche des légions romaines : « *Pilumnoé, poploé* (1) », et dont le refrain pourrait bien être l'antique *ioé, évoé*, des fêtes de Bacchus. Le bon homme Anselme est un érudit : qui se douterait qu'au fin fond d'une bourgade d'Alsace végète un instituteur juif, latinisant et hellénisant ? Il vénère la haute antiquité de ses rites, et son cœur s'épanouit, lorsqu'il songe, vaguement, à l'origine et à la noble parenté de ces mystérieuses, graves et joyeuses solennités, à ce cérémonial aussi vieux que la guerre de Troie, précieusement conservé, pieusement transplanté des pays du soleil jusque dans le brumeux Occident. Le vin qui rit dans le vermeil de sa timbale d'argent reflète, à ses yeux charmés, un rayon de pourpre et d'opale venu d'Orient. Je ne jurerais pas qu'en ce moment le pauvre homme ne soit un peu payen, et qu'à la forte pensée du Dieu unique et de la fête si fière et si noble de la sortie d'esclavage, de la liberté, il ne mêle les douces et riantes imaginations de l'hellénisme. Ah ! grand Dieu, braves gens juifs qui vivez de votre honnête labeur sur le pavé humide de Paris ou de Strasbourg, sous les nuages pluvieux qui glissent au-dessus des hautes maisons et attristent les murailles grises et les toitures ternes, et font descendre la lourde fumée noire des cheminées, vous ne saurez jamais combien il a fallu de vertu à vos frères pour se défendre contre le joli culte d'Astarté, contre les adorables séductions de Pallas-Athènè, de Mylitta, de Iacchos. Vous êtes des

(1) Peuple armé du pilum.

barbares du Nord, maintenant : que pouvaient contre vous les brutalités d'autres barbares, contre vous qui aviez résisté, sans fléchir, aux caresses de la voluptueuse Phénicie et à la grâce victorieuse de l'Hellade! Voyez-vous la prétention d'un gros capucin d'Allemagne, voulant convertir les descendants de ceux qui passaient avec un sourire dédaigneux devant les déesses du Panthéon et les dieux d'Olympie, et tenaient les rhapsodies de leurs héros et de leurs prophètes pour plus harmonieuses que celles d'Hésiode et d'Homère! Allez donc faire manger de la choucroute au lard à des gens qui ont dédaigné la céleste cuisine de Delphes et d'Athènes, et tâchez de les éblouir par vos pompes, eux qui se vantent d'avoir vu Alexandre de Macédoine sacrifier dans leur temple, sur l'autel de leur Dieu (1)!

Le festin des Pâques alsaciennes ne ressemble pas à celui qu'on faisait au temps d'Alexandre : pourtant, les antiques cérémonies sont scrupuleusement observées. Au milieu de la table, la mère a dressé tout un édifice; elle a mis dans un plat trois grands pains sans levain, plus épais et plus durs que les autres, et les a recouverts des deux plus belles serviettes damassées de la maison. Sur les serviettes sont disposées coquettement des soucoupes et des petites tasses contenant les entrées symboliques de la Pâque, du persil, du raifort, du vinaigre, de la laitue, un mélange d'amandes et de pommes pilées, et l'Agneau pascal, représenté, pour plus de commodité, par un os grillé; vous pensez bien que personne ne songe à manger cet agneau en effigie. Un vrai agneau pouvait être un très bon plat, jadis, en Judée ; mais en Alsace, on a mieux aimé le figurer dans une soucoupe, et le remplacer en réalité par un solide consommé aux quenelles de pain sans levain et par un succulent morceau de bouilli; viendront après deux carpes à la sauce judaïque, matelotte admirable; leurs tranches à chair blanche

(1) Légende rabbinique. — Les Juifs, sommés d'envoyer leur contingent, auraient refusé de porter les armes contre les rois de Perse, leurs bienfaiteurs, et auraient pris le deuil de Darius; sur quoi, le héros macédonien, touché de leur fidélité, serait venu, en personne, offrir un sacrifice sur l'autel du temple de Jérusalem, et adorer le vrai Dieu.

et ferme sont emprisonnées dans une gelée transparente, et sur cette tranche d'un vert doré, la bonne ménagère a disposé les morceaux de laitance couleur d'ivoire, et les morceaux d'œuvé d'un blond orangé qui fait venir l'eau à la bouche. Un peu d'intolérance ne messied pas devant cette œuvre d'art, devant cette œuvre pieuse, et tout à l'heure, quand madame Anselme savourera ces laitances moelleuses et cette gelée fondante, quand elle ne verra que visages épanouis, bien qu'on ne doive pas parler en mangeant du poisson, de crainte des arêtes, elle dira volontiers : « Voilà un plat qu'il ne faut pas enseigner au *Goï !* »

Mais, avant de manger, il faut sanctifier le repas, et célébrer dignement cette solennité, la fête de la liberté conquise, de la religion fondée. Chacun des enfants recevra du père une pincée des herbes symboliques, du persil trempé dans le vinaigre, qui doit le faire penser à l'aigreur de la servitude, du raifort, dont l'âcreté lui fera faire la grimace, et lui mettra en mémoire les amertumes par lesquelles il faut passer pour sortir d'esclavage; cet enseignement naïf, le rythme des courtes prières qui l'accompagnent, le bon regard du père, la gaieté de la table sur laquelle sont rangés les pieux symboles, de cette table, autel sacré de la famille, toutes ces choses pénétrantes sans morgue, douces sans fadeur, pieuses sans raideur, respectueusement intimes, on ne les oubliera jamais, non, jamais. Quand le père rompra le pain consacré, chacun de ses enfants conservera, jusqu'à la Pâque prochaine, une parcelle du morceau que le père a partagé avec lui, du pain qui représente la communion religieuse, et la communion, plus sacrée encore, du foyer paternel, de la famille.

« Ah ! mes enfants, dit le père en souriant, les larmes aux yeux, quand je ne serai plus ici, ne m'oubliez pas, n'oubliez pas le lien du sang; respectez votre mère et aimez-la, quand elle me remplacera. Et quand elle m'aura rejoint, en souvenir de ces Pâques, et de ce pain que je partage avec vous, pour l'amour de vos parents qui vous aiment, restez toujours unis ! »



Et les enfants promettent doucement à leur père de rester toujours unis, et un bon sourire sèche de douces larmes; on apporte la soupière fumante; le père boit un coup de vin, et fait circuler la coupe; chacun prend sa serviette, sous laquelle était placée d'avance la *Haggode,* le petit livre d'office de Pâques; tout ce petit monde parle et mange à la fois et boit son vin non trempé, pendant que le père et la mère se le montrent l'un à l'autre, d'un regard attendri.

Le petit David boit comme un trou : ce scélérat va se griser. Frâle est émue; Clem dit des joyeusetés, pour faire rire papa et maman. Seule, la sœur aînée reste grave, et mange peu. Savez-vous ce qui la rend sérieuse? C'est qu'elle veut garder la pureté de sa belle voix, pour mieux chanter les cantiques, après le dessert. Voyez-vous, la vaniteuse!

Et maintenant qu'on a desservi, chacun prend son Haggode, C'est le moment de chanter, à pleine voix, les vieux chants de délivrance. On se sent heureux de vivre, de s'aimer. Plus d'angoisses! les jours sombres sont passés. On peut célébrer la Pâque sans trembler, sans craindre que soudain, dans la nuit, les torches ne s'allument, que les pierres n'enfoncent les volets, que les portes brisées ne soient arrachées de leurs gonds, et qu'un peuple furieux ne fasse irruption dans la chambre, la hache levée et le couteau tiré. C'est d'une voix émue que le bonhomme Anselme racontera devant ses enfants, la Révolution, que son père a vue, et leur nommera le curé Lorrain, Grégoire, le grand catholique, qui le premier éleva la voix en faveur d'Israël. Béni soit-il!

C'est avec de graves pensées qu'il leur récitera la chanson de la fin, vieille complainte chaldéenne, étrange, mystérieuse (1) :

(1) Cette complainte ne se chante qu'au deuxième soir de la Pâque.



Un agneau, un agneau!
Mon père l'acheta;
Deux liards valut l'achat,
Un agneau, un agneau!
Voici que vint, plein de fureur et de rage,
Le chat qui le mangea,
L'agneau, l'agneau.

∴

Un chien qui se fâcha
De voir couler le sang innocent
Accourut, vite comme une flèche,
En fureur déchira le chat.

∴

Un bâton était près du chien
Que depuis longtemps il menaçait;
Il le frappa dans le même instant,
Le chien, il l'assomma.

∴

Sur le foyer de l'âtre enflammé
Le bâton rencontra un vengeur:
La flamme le dévora,
Et, vite, il fut consumé.

∴

Voici qu'une source jaillit,
L'eau s'écoule à flots;
Elle coule vers le foyer de l'âtre,
Elle éteint le feu.

∴

Un bœuf altéré survient,
Vite, il court à la source;
Il boit sans s'arrêter,
Jusqu'à ce que la source soit tarie.

∴

Voici que le bœuf est saisi
Par le boucher avec force;
Le couteau était aiguisé:
Sans tarder, il fut égorgé.

.˙.

Du boucher s'approche en silence
L'ange de la mort :
Il frappe en même temps,
Et le boucher tombe inanimé.

.˙.

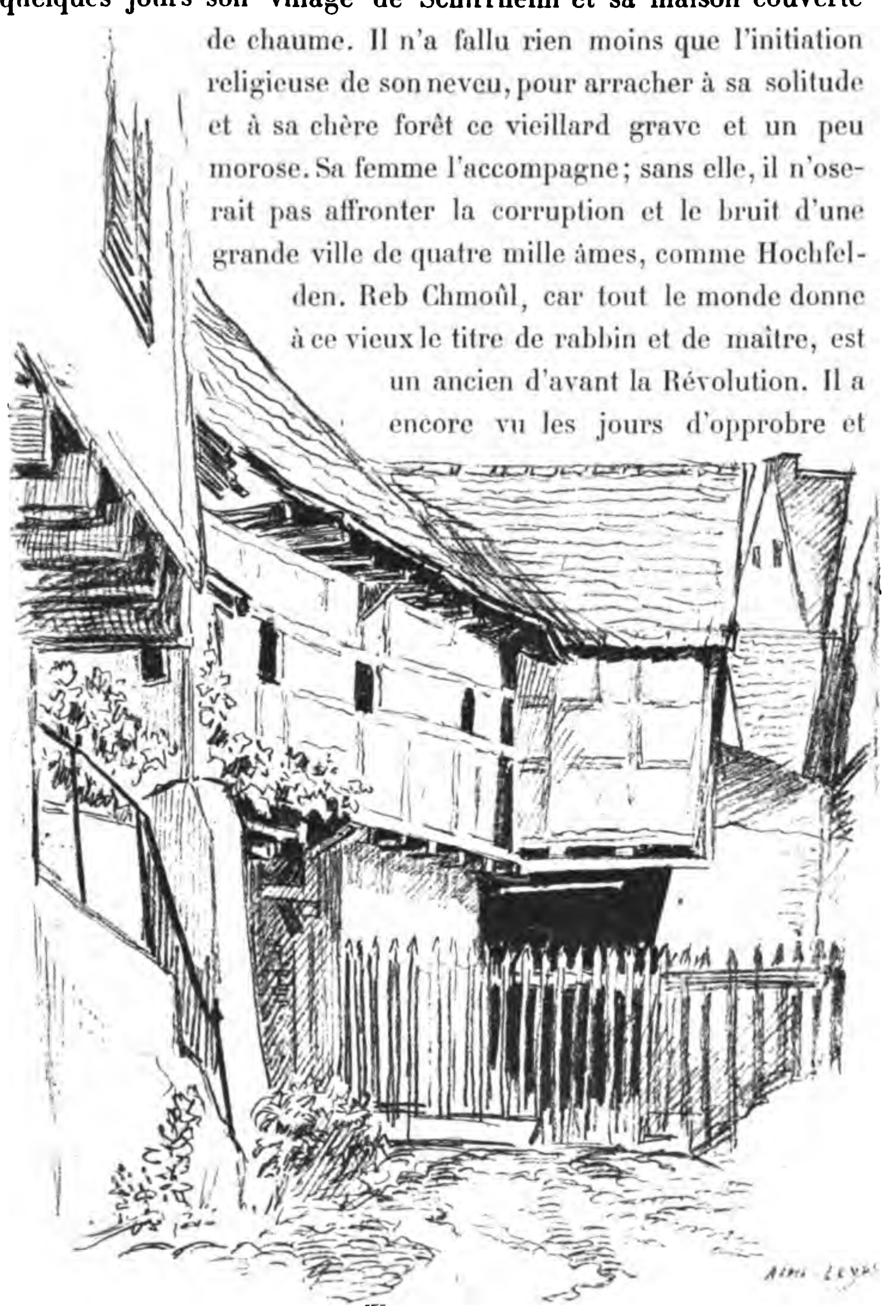
Dieu juge le monde et les êtres,
Les bons comme les méchants :
Au tueur il donna la mort pour récompense,
Parce qu'il avait tué le fils de l'homme
Qui avait conduit à l'abattoir
Le bœuf, qui avait bu l'eau,
Qui avait éteint le feu
Dans lequel le bâton avait rencontré un vengeur;
Le bâton, qui, sans droit ni procès
Avait tué sur place le chien,
Qui dans sa furie avait déchiré le chat,
Qui avait mordu l'agneau innocent ;
L'agneau était à mon père,
Il l'avait acheté pour deux liards.
Un agneau, un agneau!

L'Ange de la mort, qui a frappé le boucher, n'est-il pas la Révolution française ? N'est-ce pas en 1793 qu'on a entendu le battement de ses ailes ?

Peut-être n'a-t-il pas encore passé. Peut-être il plane, invisible, ici même, sur la terre d'Alsace, le glaive tiré, sur le point de faire justice. Partout, à tout instant, la foudroyante épée peut arrêter le compte des siècles, avant qu'on ait même vu briller son éclair : est-elle tirée du fourreau ? La suprême justice est-elle déjà faite, ou guette-t-elle le boucher, au fond du noir avenir ?

Bah, les enfants du bon instituteur de Hochfelden ne pensent pas à l'Ange de la mort, mais, les yeux un peu plus brillants que d'ordinaire, ils remercient le père et la mère de la fête qu'ils leur ont donnée.

Le vieux Chmoûl (Samuel), frère aîné d'Anselme, a cédé aux supplications de la famille : il s'est décidé à quitter pour quelques jours son village de Schirrheim et sa maison couverte de chaume. Il n'a fallu rien moins que l'initiation religieuse de son neveu, pour arracher à sa solitude et à sa chère forêt ce vieillard grave et un peu morose. Sa femme l'accompagne; sans elle, il n'oserait pas affronter la corruption et le bruit d'une grande ville de quatre mille âmes, comme Hochfelden. Reb Chmoûl, car tout le monde donne à ce vieux le titre de rabbin et de maître, est un ancien d'avant la Révolution. Il a encore vu les jours d'opprobre et



d'oppression, puis les jours meilleurs; mais, à vrai dire, l'époque présente ne lui plaît guère; toutes ces nouveautés lui paraissent dangereuses. Il aimait mieux le temps où Israël souffrait pour ses péchés, le temps où, misérables et persécutés, les Juifs, garantis, par la haine populaire, de tout contact et de toute tentation mondaine, pouvaient attendre, à chaque instant, l'honneur du martyre. La foi de Reb Chmoûl est âpre, orgueilleuse, égoïste. Et puis, on lui a pris son fils! Oui, en ce siècle d'affreuses innovations, un beau jour, le fils aîné a dû partir avec les autres conscrits du village: on l'a fait impudiquement déshabiller en public, devant des gendarmes grossiers comme paille de fève; l'enfant de l'ascète, élevé dans les grands bois, était dur et fort; on l'a choisi pour l'infanterie de marine. Il est maintenant sur la grande mer, loin, si loin que depuis six mois on n'a eu de ses nouvelles; il est dans le pays où pousse le poivre, et où les loups se disent bonsoir en plein midi. Que Dieu le garde! Quels contacts impurs ce pieux garçon doit subir! Dit-il ses prières? A-t-il gardé les *tephilines* (1) et le livre d'offices que son père a mis dans son sac, au moment de la séparation? S'il meurt, y aura-t-il près de lui quelque camarade juif pour dire les dernières paroles, ou ne rendra-t-il pas l'âme au milieu des ennemis de sa foi, livré sans défense à un curé qui profitera de son agonie pour le baptiser? Dur est le sort du pauvre soldat juif: hélas! le fils de Reb Chmoûl n'a pas même de *sarieness* pour l'ensevelir (2)! Une chose rassure le père, c'est la ferme dévotion de son garçon. Ne lui a-t-il pas écrit, dans sa dernière lettre, qu'à Yom-Kippour (3) passé, comme les marsouins de l'*Aréthuse* avaient grand'faim et venaient de recevoir des vivres frais, lui, il a jeté sa ration dans la mer, pour ne pas être tenté de rompre le jeûne.

Vraiment, je le vois d'ici, le fils de Reb Chmoûl, tel que je l'ai

(1) Lanières de cuir qu'on roule autour du front et du bras droit, à la prière du matin.
(2) Robe mortuaire, en toile blanche, qui sert de linceul.
(3) Jour de confession publique et de grand jeûne.

vu à son retour de Crimée. Je vois d'ici ses galons de fourrier, sa médaille, ses joues couleur de brique, sa longue barbiche châtain clair; grand, sec, maigre, comme ce dur troupier était humble et timide sous le regard sévère du père! Mais comme il regardait tendrement sa petite sœur, *Sore-Nettele* (Sarah la Gentillette)! Tous les gens du village, catholiques, protestants et juifs, aimaient la vaillante fillette ; tous ne l'appelaient pas autrement que *Nettele* tout court, et plus d'un gars chrétien, quand il la voyait passer, alerte et gaie, sortant du bois avec son fagot ou ramenant la vache du pré, pensait tout bas : « Quel dommage que la Gentillette soit juive ! »

Elle aussi, il me semble qu'elle est devant mes yeux : je vois son teint hâlé, ses yeux bleus, son regard honnête, ses cheveux coupés à la garçonnière : des cheveux d'un blond vif, comme en ont les filles de forestiers, de flotteurs, les filles qui vivent nu-tête au grand air, dans les bois ou sur l'eau. Il y a longtemps de cela : elle avait bien treize ans : je la vois déjà grandelette, avec son corsage étriqué, lacé par derrière, sa jupe d'une couleur passée, descendant à demi-mollet, ses jambes et ses pieds nus; je me rappelle ma surprise de Parisien, quand elle marchait sans bas et sans souliers, sur les cailloux au bord du ruisseau et à travers les ronces des haies, rapportant sa charge de pommes de pin. Elle avait l'air à la fois grave et gai, le sérieux d'une fille de treize ans qui remplace, dans la maison, la mère infirme, et les fils au régiment ou aux champs. Je ne l'ai plus revue depuis. On m'a dit qu'elle n'avait pas trouvé de mari, car son père était trop fier pour la donner à un marchand, et trop pauvre pour trouver mieux; elle demeure avec son frère, l'ancien fourrier de marine, qui vit noblement du revenu d'un petit troupeau et d'un bout de pré, comme vivaient jadis ses aïeux. Reb Chmoûl n'admettait, pour un homme de sa race et de sa naissance, que deux gagne-pain : l'aumône, qu'il considérait comme une dîme payée à sa science religieuse et un hommage à sa piété, ou le produit de la terre, à condition qu'il n'exigeât aucune besogne vile ou impure. La vente de quelques volailles, d'un peu

de laitage, d'une douzaine d'agneaux dont il se séparait à regret, les offrandes des villageois juifs, quand il prêchait un sermon ou résolvait un cas de conscience, suffisaient à l'entretien de la maison. Que s'est-il passé dans le cœur du fils à son retour? On aurait bien voulu revoir, au régiment, ce garçon sobre, ferme, silencieux, un peu fier, mais soumis, modestement aristocrate. L'épaulette lui était assurée, sans compter que la prime de rengagement eût été une fortune pour le père; mais de cette fortune, le père ne voulait pas. « La prime de rengagement, disait-il, est le prix du sang des hommes, et le métier de soldat est un métier d'assassin. Maintenant, fils, tu vivras pieusement : quand je serai mort, tu diras pour moi le *Kaddich* (1) à chaque anniversaire, et quand tu mourras, tu seras enterré près de moi, dans ton *sarieness* blanc. Béni soit le nom de Dieu, roi des cieux ! »

Et le fils souriait, caressait sa barbiche et regardait Sarah-Gentille qui revenait de la source avec un grand seau d'eau; Gentille souriait aussi, posait son seau dans la cuisine, et allait reprendre son tricot, comme une grande fille doit faire.

C'était un dimanche soir, je me souviens. Le père nous avait servi un festin, un morceau de bœuf à la casserole : on avait mis du vin sur la table, et du sucre blanc dans le café. Le fils fumait sa pipe et racontait les batailles de Crimée. La figure du père s'éclaira, quand son garçon lui dit comment, après l'assaut, lorsque le bataillon, couché à plat ventre, attendait que les mines eussent fini d'éclater pour se relever et repartir en avant, au milieu des explosions qui tonnaient à droite et à gauche, brisant les membres des uns et couvrant les autres de poussière, lui se prit à penser à son père et à sa religion, tira son livre de prières de dessous sa capote et le baisa, et quand les clairons sonnèrent « Levez-vous! » avant de commander « En avant! » à sa section, il ne manqua point de prononcer la prière de « Gaoumel » (2).

(1) Prière des enfants pour les parents morts.
(2) Prière d'actions de grâces quand on vient d'échapper à un danger de mort.

Mais quand le père lui dit : « J'espère que tu n'as point versé le sang, et que je n'ai pas un assassin dans ma maison, » le fourrier eut une drôle de manière de regarder par en dessous, et se passa, très doucement, les doigts sur la moustache.

Et puis, il raconta d'autres histoires, les unes joyeuses, les autres terribles. Il parla des camarades juifs qu'il avait rencontrés là-bas, de ce mauvais sujet de *Salme* (Salomon); du fils d'*Anchel* (Anselme) de Krautheigersheim, Leivele, brave garçon : il a été blessé à la main, et on l'a nommé caporal de voltigeurs; d'Aron Strauss, de Haguenau, un lettré, un malin : mais toute sa malice n'a pas empêché qu'on ne lui coupe les doigts de pieds, quand il a été gelé dans la tranchée. Et ce pauvre Blum, qui a été tué ! Et *Senter* (Alexandre) Rose? Il a manqué devenir fou. Savez-vous ce qui lui est arrivé?

Cette nuit-là, les Russes avaient fait une sortie si brusque et si courageuse qu'on les vit dans la tranchée, quand on les croyait encore à cent pas. On entendait leurs cris aigus : « Hourra, hourra ! » jusqu'à la place d'armes, où les réserves françaises se formaient en colonne. Je vis passer Leivele, avec sa compagnie; je le reconnus à la lueur des pots à feu qu'on avait allumés pour éclairer notre route; il gesticulait comme un fou, et me cria en *ietich* (1) : « Maintenant, j'aurai l'étoile (2), ou je n'en reviendrai pas ! » Je vis rapporter le capitaine Frischmann, un *Rôche* (3), mais un brave soldat : il avait un mauvais coup ; on le posa sur un brancard, par terre à côté de moi ; alors je lui demandai : « Mon capitaine, comment cela va-t-il ? » Et il me répondit en alsacien : « Mal, Jacob ! c'est fini de moi ! Donnez-moi la main, mon brave, que je serre la main à un pays avant de mourir ! » Je lui serrai la main, et j'eus envie de pleurer ; et après ce fut à notre tour de marcher. Quand les Russes furent repoussés, au petit jour, voilà, tout d'un coup, que j'aperçois Senter, pâle, les cheveux hérissés ; sa baïonnette était encore au

(1) Patois judéo-alsacien.
(2) La décoration.
(3) Ennemi des Juifs, persécuteur.

bout du fusil, rouge de sang; il me regardait d'un air effaré, et claquait des dents; ses genoux tremblaient. « Dieu garde, qu'as-tu, Senter? » lui dis-je. Et lui, essuyant la sueur froide sur son front, me répond: « Cette nuit, pendant qu'on se prenait au corps, un Russe m'a tiré un coup de fusil à bout portant; il m'a manqué : moi, je lui ai piqué mon coup de baïonnette dans la poitrine; il est tombé. Ah! Jacob! en tombant, il a crié « *Chemâ*, *Iisrôël* (1)! Il tendait les mains comme cela, vois-tu, comme cela! Je l'ai vu mourir; le sang lui sortait de la bouche, et il n'a pas eu le temps de dire son *Chemâ* tout entier! C'est le premier coup de baïonnette que j'ai donné! Oh, Jacob, pourquoi n'ai-je pas donné ce coup à un autre! »

Le vieux Reb Chmoûl soupira profondément, et dit à son fils : « Le soldat russe tué par Senter est en paradis, car son dernier cri a été une invocation à Dieu et un cri de piété. Bénies soient les œuvres pacifiques des hommes! »

C'est le lendemain, je m'en souviens, que je quittai Schirrhein; le fils avait déjà fait couper sa longue moustache, et revêtu sa blouse bleue pour conduire la vache au pré : car le juif d'Alsace qui vit aux champs ne porte pas la houppelande ou la veste allemande, mais la blouse du Welche, la blouse gauloise. Depuis ce temps, je n'ai plus revu la maison forestière, son toit de chaume, ses rideaux quadrillés de blanc et de rouge; je n'ai plus revu la grande forêt où les troncs d'arbre sont droits comme des colonnes, où une couche épaisse d'aiguilles de pin étouffe le bruit des pas; je n'ai plus revu le ruisselet qui coule devant la maison de Reb Chmoûl, tout au bout du village, le ponceau fait de trois merrains qui conduit à sa porte, la grève de cailloux blancs sur laquelle Sarah la Gentillette courait nu-pieds; mais j'ai pensé souvent qu'après la vareuse du soldat de marine, le plus beau des vêtements, c'est la blouse du paysan français.

(1) « Écoute Israël, » — C'est le commencement du *Credo* juif, de l'*In manus*. C'est l'exclamation de la terreur, de l'extrême pitié, de l'enthousiasme et du dévouement.

Reb Chmoûl s'était donc décidé à quitter Schirrheim et à venir à Hochfeld. C'est la saison de *Chebouoth* (1) (*Chefouess*, comme on prononce à l'alsacienne), et les blés jaunissent déjà. La route poudroie, dans la plaine d'Alsace, et Reb Chmoûl regrette, sous le soleil de juin, l'ombre de la forêt de Schirrheim et les grands bois noirs. Les Juifs qu'il rencontre sont gens grossiers, abêtis par la matière : leur jovialité le fâche et leur indiscrétion l'exaspère. Ce sont des toucheurs de bœufs, des marchands de grains, des rustres épais, à face rougeaude; ils sont dehors toute la semaine, demi-marchands, demi-paysans, et ne rentrent au village que le vendredi soir, pour la « bonne journée », pour le repos sabbathique. Les voyez-vous se hâter? Ils craignent de dépasser l'heure canonique, et d'être surpris, marchant et trafiquant, lorsque la loi pieuse interdit toute peine et tout trafic. Mais, au fond, ce n'est pas le respect de la loi, ni la méditation dévote qui leur trouble l'esprit; c'est la crainte d'être aperçus en flagrant délit de péché : ce sont des hypocrites. Ils ne pensent pas aux effusions, aux élans de dévotion que la fête doit agiter dans les cœurs, mais aux bons repas qu'ils vont faire, à l'argent qu'ils ont gagné. Quand ils seront au village, ils ôteront la blouse de travail, et la casquette à couvre-nuque et à couvre-oreilles; ils mettront la chemise blanche et coifferont le bonnet de coton des jours de fête, et, les bras ballants, la pipe à la bouche, en bras de chemise, le col déboutonné, sans cravate, ils échangeront des railleries et médiront du prochain, en attendant l'heure du repas. Reb Chmoûl rougit des propos grossiers qu'il entend : d'un côté à l'autre de la rue du village, les épaisses ménagères s'interpellent : « Où est la planche à nouilles? — Derrière le lit, dans la fiente des poules! — Et toi, ton Kouguel (2) va-t-il? — Il jute comme une tête de teigneux bien savoureuse et bien mûre! »

Un troupeau rentre au village; le marchand et ses garçons l'ac-

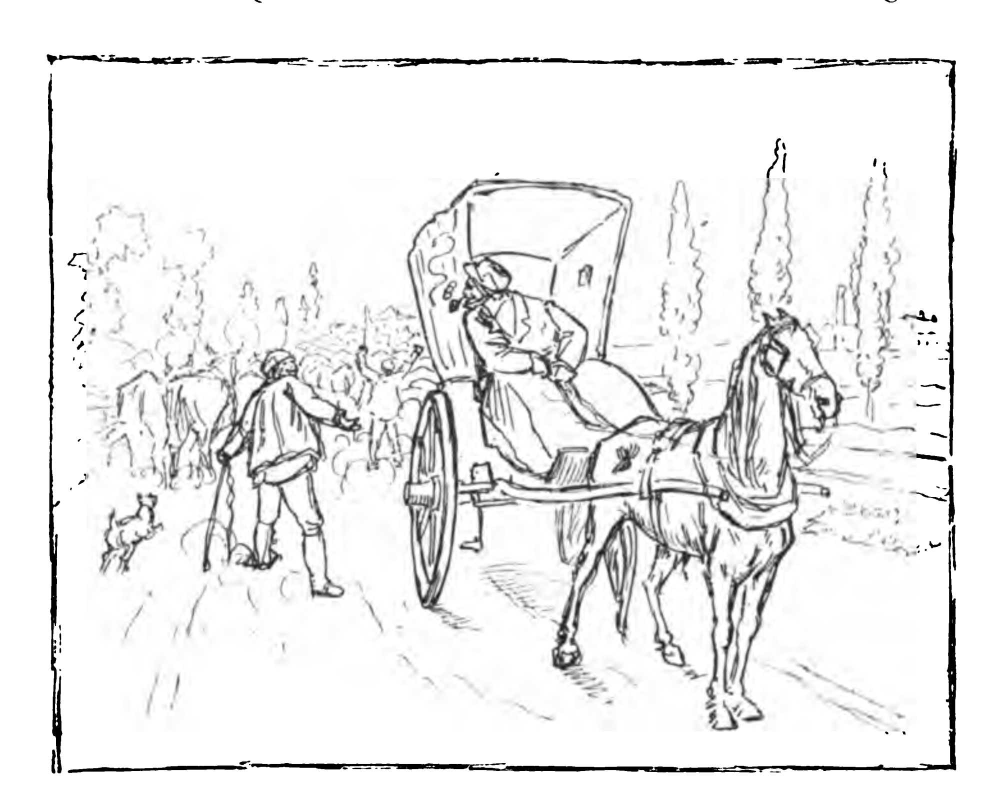
(1) Pentecôte.
(2) Pudding à la graisse.



LE COLPORTEUR

compagnent : ils croisent un gros homme en cabriolet, et lui crient leurs salutations : « *Masel tov* (1), bonjour à ta femme ! »

Cependant le jour baisse. Et maintenant, à la tombée de la nuit, Reb Chmoûl voit passer un pauvre colporteur juif; ses fortes épaules retiennent les courroies du lourd ballot. Sa blouse est fanée; son visage bronzé s'encadre dans un collier de barbe grise.



Il allonge le pas, et sa bouche grimace, pour serrer la grosse pipe où il fume du tabac de cantine. Le pauvre porte-balle vient de loin; depuis le matin il marche bravement, et il ne s'arrêtera qu'à la nuit, à l'auberge près de Mommenheim; il y sera le bienvenu, car les protestants de Mommenheim savent qu'*Itzig* (2) est un brave homme, qui ne surfait pas le prix de ses almanachs, de son fil, de ses aiguilles, de ses mouchoirs à carreaux; on ne lui refu-

(1) Bonne chance.
(2) Isaac.

sera pas la botte de paille pour se coucher, et le verre de vin pour se rafraîchir. Le pauvre Itzig est bien las, et pourtant il ira, de ce pas, trafiquant et faisant son petit gain, jusqu'à Paris : oui, jusqu'à Paris ! Car il est inquiet, le pauvre homme. Sa sœur est partie là-bas, il y a deux ans, pour y vivre de son métier de couturière, et, d'abord, tout a bien été. Dans la grande ville, la sœur gagnait et envoyait de l'argent aux parents; puis elle est tombée malade; une voisine du Marais a écrit pour elle; sa lettre était en *ietich*, et il a fallu déchiffrer son adresse. Au village, on ne la connaissait que sous son sobriquet « *Rothfeiele*, l'Oiseau Rouge »; l'adresse de Paris était bien difficile à lire; en s'aidant des lumières de *Chlomèle* et de *Raphel* (1), Itzig est arrivé à composer une suscription pour la lettre dans laquelle il envoyait un bon de cinquante francs, ses économies de l'année, à mam'selle « *Zoizaurouche*, *ru de Pfertsie*, *nomro quitorce* ». Et la lettre est restée sans réponse! Personne, à la poste de Paris, n'a su trouver la *ru de Pfertsie*, ni la demoiselle *Zoizaurouche*, ni le *nomro quitorce*. Voilà pourquoi Itzig est parti courageusement pour Paris, et, s'il retrouve sa sœur, il lui donnera ce que lui aura rapporté la vente de son ballot de colporteur; et voilà pourquoi il allonge le pas, et pourquoi il aime mieux coucher gratis dans une grange que payer un lit, et pourquoi il ne boit que le verre de vin qu'on lui offre... Quand il a passé par Hochfelden, le bon homme Anselme lui a payé double son paquet d'amadou et lui a glissé dans la main une pièce de cinq francs, une pièce toute neuve, mise de côté depuis quinze jours, à l'intention d'aller faire une petite débauche en compagnie du capitaine Thouret, et de goûter ce fameux vin cacheté que vante Meydinger. Reb Chmoûl bénit au passage l'humble colporteur, qui s'est arrêté devant son char à bancs : « Allez, Itzig, mon garçon, allez en paix : vous pourrez marcher le samedi, car ce n'est pas un péché de rompre le sabbath, quand on le fait à l'intention d'une

(1) Salomon et Raphael.

Métsve (1), et c'est une bonne œuvre d'aider aux gens dans la peine. »

Itzig a disparu sur la route poudreuse, et, avant la nuit, Reb Chmoûl est déjà installé dans la grande maison de son frère. Seul dans la chambre du deuxième étage, à côté du grenier, il regarde le soleil couchant, les ébats des hirondelles qui glissent dans le ciel empourpré, rasent les arbres du petit bois, et reviennent rapides, vers le toit de la maison d'Anselme. Puis, du ciel il regarde vers



la terre : il entend les cris joyeux de David, son neveu, et de sa nièce *Clemele* (2) ; le garçon montre à sa sœur une bête à bon Dieu qu'il vient de ramasser sur la rampe du perron; la sœur compte gravement les points noirs sur les ailes orangées de la petite bête innocente : « Un, deux, cinq, sept. Dans sept ans viendra le Messie (3). » Et le vieux pense à la délivrance des Juifs par la Révolution française, et à l'Ange de la Mort; il pense à ses ancêtres, au

(1) Bonne œuvre.
(2) Clémentine.
(3) Superstition enfantine des Juifs d'Alsace : le nombre de points sur les élytres de la Coccinelle est celui des années au bout desquelles viendra le Messie.

noble Esdras, et au fier rabbin Rachi de Troyes; il pense aux grossiers marchands de bœufs qu'il a rencontrés, et aux Juifs richards qui discutent du prix du houblon et du cours de la bourse à Strasbourg, la ville débauchée, dans Paris, cet enfer de corruption. Il hoche tristement la tête et referme sa fenêtre.

A cette même heure, le petit David rentre pour faire la dictée et apprendre sa leçon de géométrie; Clemele copie son modèle d'écriture, la grande sœur achève sur la marquette le portrait d'un beau berger sous un pommier, et Fräle se plonge dans la lecture des morceaux choisis de Noël et Chapsal. Et comme le fils a pris une bonne leçon, le bonhomme de père lui raconte l'histoire d'Éléazar Macchabée, qui se sacrifia pour gagner la bataille, et périt écrasé sous le poids de l'éléphant qu'il avait tué d'un coup d'épée. Il lui raconte Nathan le sage, œuvre du bon Lessing; il lui parle du savant juif Mendelsohn, et du brave colonel Cerfbeer, le premier en Israël qui ait conquis l'épaulette après la Révolution, et du vaillant capitaine May, le hussard des Vosges, qui fut maire de son village et membre du Sanhédrin, avec son grand-père, à lui David. — Quand le bon docteur Guillaume interrompt ces belles histoires et arrive pour arracher une dent au jeune David — j'oubliais de dire qu'il avait une fluxion ce jour-là, — le gamin se met sans broncher sur la chaise : il répond au docteur qui lui demande s'il criera : « Monsieur le docteur, je ne crie pas : je suis un chasseur. » Et il n'a pas crié. Pourtant, je vous garantis que la molaire tenait terriblement dur, et que le docteur Guillaume n'avait pas la main légère, le brave homme!



Le soleil n'est pas encore levé que déjà Reb Chmoûl, en grande toilette, regarde par la fenêtre pour voir si une étoile scintille encore dans les blancheurs de l'aurore; non, l'étoile du matin a disparu. Il est l'heure d'aller à la synagogue, si l'on ne veut arriver en retard au premier office. Les enfants dorment; par la fenêtre ouverte, l'air frais du matin agite doucement les rideaux de cotonnade. Tout est fermé dans les maisons voisines. La femme de Reb Chmoûl est prête, sa capeline à barbes tuyautées sur la tête et le livre de prières à la main. Grave et digne, elle suit son solennel mari, et murmure une formule de prière, pendant qu'il porte la main à la *Mesousah* (1) clouée à côté de la porte, et qu'il baise ses doigts, après l'avoir touchée. Tout à l'heure, en entrant à l'oratoire, il répétera la même cérémonie, et se baisera les doigts, après avoir touché les linteaux de la porte du lieu saint. Il est arrivé bien en avance, mais il jouit de sa solitude, au milieu des bancs en noyer luisant, à côté du modeste pupitre qui sert d'autel; cette simplicité le touche et le ravit : il voudrait que les murs, blanchis à la chaux, fussent plus nus encore, que le chandelier et les lampes fussent moins brillants, qu'il n'y eût pas de clinquant sur le voile devant le sanctuaire où sont les rouleaux de la loi. Un livre de prières doré sur tranches, qui traîne sur un banc, l'exaspère; dans une sainte fureur, il le saisit et le cache sous le *thaless* le plus crasseux qu'il peut trouver. A la bonne heure,

(1) La *Mesousah* est un petit étui, généralement de fer-blanc, qui contient une prière écrite sur parchemin. On le cloue, à côté des portes, à l'intérieur. Le baisement de doigts, après avoir touché un objet consacré, est l'équivalent de la prise d'eau bénite.

lui tient un livre de prières relié en veau, dont les pages sont tout usées aux coins, à force d'avoir été feuilletées, et sa grande bible in-folio est pleine de raccords manuscrits aux en-



droits où la vétusté a rongé le papier. Mais en ce temps d'impiété, que ne voit-on pas! Il paraît qu'à Francfort et à Paris, on a bâti des synagogues avec des orgues, et qu'on y fait chanter des enfants de chœur. Des orgues! des chœurs! Pourquoi pas

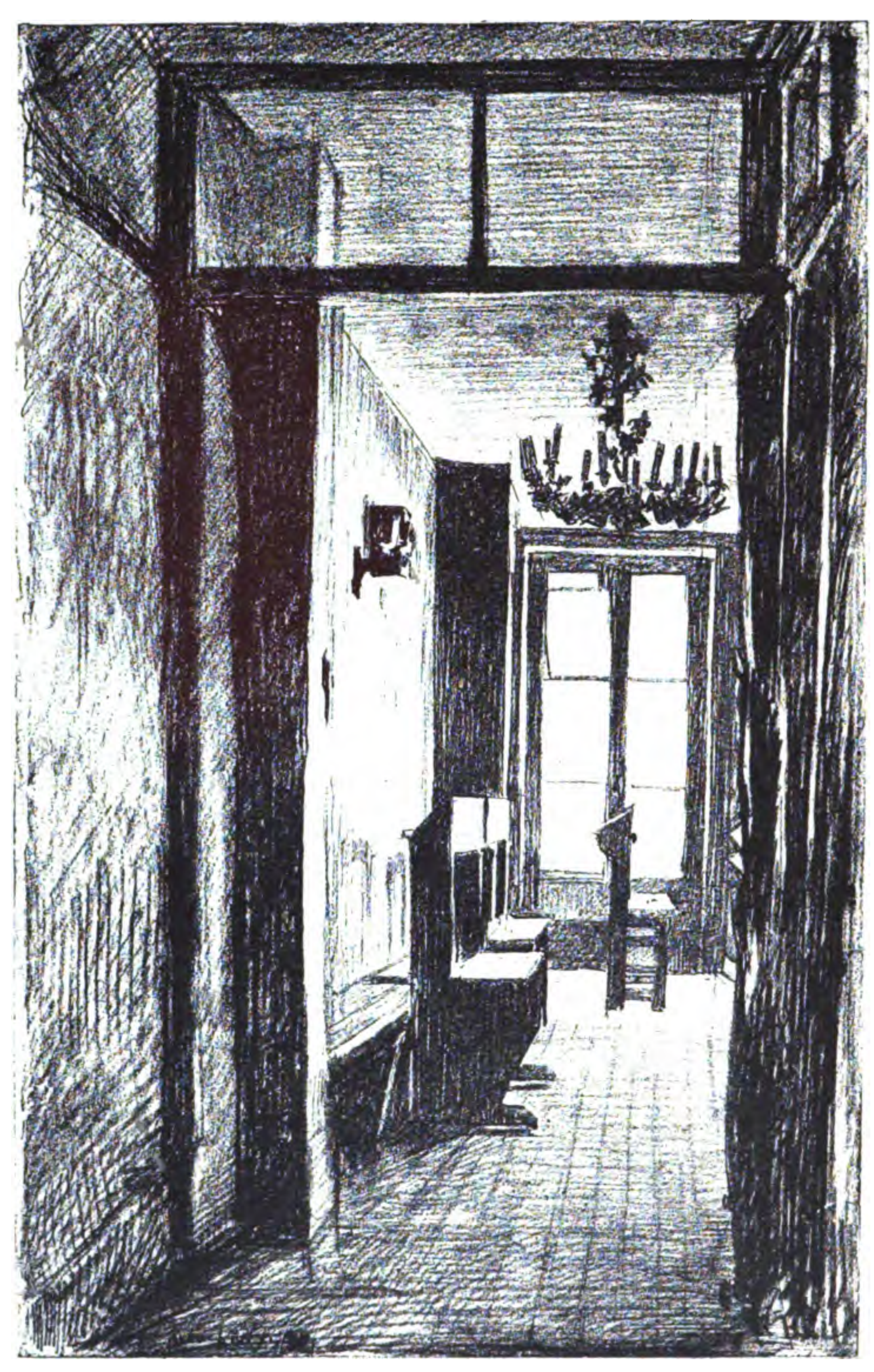


une église et la messe tout de suite ! Voilà bien l'idolâtrie des temps nouveaux ! Reb Chmoûl, lui, n'admet que l'Oratoire aux murs nus, et l'antique officiant qui nasille, et le chantre qui chevrote. Qu'importe que les fidèles chantent faux, si leur acte de contrition est sincère ?

Dans ces pieuses pensées, le viel ascète entame, pour son compte, quelques prières surérogatoires.

L'arrivée des autres paroissiens ne le trouble pas, ni celle de son frère qui a la dévotion modeste, ni le zèle indiscret de deux Polonais de passage, qui baisent bruyamment le linteau de la porte, et déploient, à grand fracas, leur thaless déguenillé, ni la turbulence de Mayerlé Hodel, du Grand Aron et de Simon Bloch, les trois êtres les plus remuants et les plus bavards de la basse Alsace. Ces gaillards-là causent de leurs petites affaires comme s'ils étaient au cabaret, et surtout des affaires des autres. Le Grand Aron, avec une visible satisfaction, informe un cercle d'auditeurs que les Moch, vous savez, ces Moch qui font tant leur tête ! il est entré chez eux hier soir, pendant le souper, et ils mangaient de la merluche ! Lui, il mange du *Lapertoune* (1) ! Ah, voici *Nâte* (2) le sourd-muet; comme il gesticule ! Comme il est joyeux ! Qu'y a-t-il donc ? Une mauvaise nouvelle, bien sûr, car ce gnome affreux n'est content que lorsqu'il peut annoncer un mal-

(1) Labrador, morue de première qualité.
(2) Nathan.



INTÉRIEUR DE SYNAGOGUE.

heur (1); et Nâte grimace, et sa pantomime est si éloquente qu'on comprend que quelqu'un vient de mourir dans la maison où il loge ; Nâte se contourne et sautille, et on comprend encore que c'est le boiteux, le père d'Abraham Wolff, le riche épicier de la rue des Écuries, un brave homme pourtant.

« Mort, et bien mort! dit Mayerlé. Et après? A, B, *houp!* Recouvert ! enfoui! Dans huit jours, pas un coq ne chantera pour l'appeler! »

Et avec tout cela, Weill n'arrive pas! L'heure de l'office est certainement passée. Où est Weill? En voilà un qui ne se gêne pas! En voilà un qui a un toupet! Oui, il prend tranquillement son café au lait, il aime ses aises. Weill! un joli chantre!

— Il est en retard, cet homme, dit Hodel, mais cela ne fait rien; il vous a une basse...

— Une basse! C'est le rabbin de Marmoutiers qui a une basse!

— Qu'en savez-vous, espèce d'ignorant? Moi, j'ai entendu une basse, et au grand Opéra de Paris!

—Oui, oui, à Paris! vous avez été à Paris! Vous vous étiez caché dans votre grenier, pendant que votre femme racontait que vous étiez en voyage, et quand *Eliele* (2) est venu l'embrasser derrière la haie, vous lui avez crié, par la lucarne: « Toi, si je n'étais pas à Paris, tu verrais voir! »

Mayerlé n'a pas le temps de riposter, car Weill, qui entre sans se presser, apaise le brouhaha en disant bonjour à la communauté; il tire son oignon, et leur démontre, à eux tous, qu'ils n'y entendent rien, qu'ils avancent de trois minutes, et à peine en chaire, il entonne d'une voix formidable l'office du matin, au milieu de la fanfare des nez de ses paroissiens, qui se mouchent bruyamment, pour s'éclaircir la voix, et mieux dire les répons.

Mais Mayerlé n'a pas oublié la méchanceté de Simon Bloch et, tout

(1) Les lecteurs qui ont habité Haguenau il y a une quarantaine d'années se rappellent certainement Nathan, dont le nom est resté légendaire, dans le sens d'oiseau de mauvais augure.

(2) Petit Élie.

6

en mettant dévotement ses *téphilines* et en criant des *amen* plus fort que tout le monde, il cherche, en son esprit, quel bon tour il pourrait lui jouer. Racontera-t-il que Simon Bloch a la teigne, et qu'il n'a ôté sa casquette qu'une seule fois dans sa vie, à un repas de noces? Il la posa sur le *kouguel*, dont personne ne voulut plus manger, et qu'il dévora, lui tout seul. Dira-t-il comment lui, Hodel, a, pendant huit nuits consécutives, arrosé à sa manière les fromages que Simon Bloch faisait sécher sur l'appui de sa fenêtre, et comment, la huitième nuit, en dégustant ses fromages, Simon s'écriait : « Quelles délices! quel parfum! Je n'ai jamais rien goûté de pareil? » Ira-t-il l'attendre, samedi prochain, dans l'allée qui conduit au Pachte Berg, et là, en présence des notables qui fréquentent la promenade, lui administrera-t-il une volée insigne ? Non, car c'est un péché de rosser quelqu'un le jour du Sabbath.

Tout à coup ses yeux noirs brillent de satisfaction sous ses sourcils en broussaille. Il caresse ses épais favoris, et maintenant il reprend ses exercices de dévotion avec ferveur, car il a trouvé sa vengeance ; il a combiné une bonne farce après laquelle personne n'abordera Simon Bloch sans lui rire au nez, et qui lui vaudra les quolibets de tout l'arrondissement, et après l'office, Mayerlé vient trouver Simon Bloch en se frottant joyeusement les mains. Cet homme astucieux lui offre un petit verre chez Meydinger; en route, on rencontre *Blum*, le *Mohl*(1) qui va faire une circoncision à Krautheigersheim. Dès avant le jour, le circonciseur ambulant a sellé son bidet pommelé, pris sa trousse et endossé sa houppelande. Il trotte, de bonne humeur, le tricorne sur la nuque, sa grosse pipe à la bouche; les deux compères le hèlent : le bidet a un bon trot; il pourra bien être à Krautheigersheim avant le dîner, et il a le temps d'entrer chez Meydinger vider un verre, et puis chacun s'en ira, Simon chez le gros Hertz, où il aide à tenir les écritures, le Grand Aron, dans les villages voisins, chez les paysans, traiter les

(1) Circonciseur.

affaires de la maison de houblons Gougenheim, dont il est le courtier. Lui, Mayerlé, en véritable artiste, ira répéter chez M. Pirouelle, le chef de la musique municipale, une polka nouvelle qui vient tout droit de Paris, et qu'on ne connaît pas encore à Strasbourg. Il fredonne cette polka, il la danse en conduisant ses connaissances au cabaret, et ne s'arrête même pas de danser quand



il interpelle le chantre Weill. Celui-ci rentre chez lui, près de la mare aux canards, en chantonnant et en vocalisant, comme c'est l'habitude de ses pareils. Les deux sommités musicales échangent, sans rompre la mesure de leur cantilène, un amical bonjour :

« Mayerlé, vous êtes un toqué de Haguenau.

— Et vous, notre chantre, vous êtes un fou de Metz. »

On passe devant l'école d'Anselme, où les gamins font une entrée tumultueuse ; Jacob le mal mouché, qui n'aperçoit pas son père au

tournant de la maison, accueille Hodel par un refrain désobligeant composé en son honneur :

> Mayer,
> Ponds des œufs.
> Fais de l'huile,
> Mets l'omelette à frire,
> Et vas la manger!

Une calotte paternelle termine le refrain, et accélère l'entrée du jeune Jacob à l'école.

Pendant que ces vauriens sont à leurs ébats, Reb Chmoûl, précédé de sa femme, monte péniblement l'escalier. Le pauvre vieux gravit les marches en se tenant à la rampe : son asthme l'essouffle. La femme est droite et raide dans sa dignité. Rien ne l'émeut, rien ne la touche, car son fils est loin. Ce soir, entre *Minha* et *Manrev* (1), seule dans sa chambre, les pieds nus, elle dira les prières de contrition pour l'absent. Gardienne fidèle du foyer, qu'elle en soit loin, qu'elle en soit près, elle y pense toujours ; car c'est elle qui est la mère, la nourrisseuse des enfants, la consolatrice du mari, la maîtresse et la protectrice de la maison. Elle assiste à l'office, derrière la grille qui la sépare des hommes, mais ses vraies prières, elle les dit sous le toit qui abrite la famille, entre les quatre murs qu'elle sanctifie, devant la lampe qu'elle seule a le droit de bénir. Aussi, quand elle s'est mariée, s'est-elle fait couper les cheveux sur le front, aussi porte-t-elle un bandeau, son diadème de religion, son diadème de reine du ménage.

A l'heure où la femme de Reb Chmoûl prie, solitaire, dans la chambre haute, les visites affluent chez ce pauvre Abraham Wolff. Suivant l'antique coutume, les orphelins sont assis sur la terre nue; ils sont déchaussés, en signe de deuil et de respect pour le mort. Pendant huit jours ils resteront ainsi. Dans un coin, on entend des éclats de voix enfantine, coupés par des larmes, et une voix

(1) Un peu avant les vêpres.

d'homme : c'est la voix de Fidèle Strauss, qui enseigne le *Kaddich* au plus jeune fils du boiteux, car le pauvre petit n'a que sept ans,



et ne sait pas encore la prière des orphelins. Il faut pourtant qu'il la dise, comme son frère aîné, et demain, au cimetière,



devant la tombe, on lui déchirera le pan de sa petite blouse, comme on déchirera le revers de l'habit du grand fils. Demain, on portera le boiteux à l'humble cimetière, au pied de la colline, sous les églantiers. Le cimetière est clos par une grille en bois, et entouré d'un mur de pierres sèches, au pied duquel poussent les folles herbes, les coquelicots, les bleuets. A mi-côte de la colline, la vue s'étend sur la plaine d'Alsace, sur les champs de blé, sur les vertes houblonnières, sur les lins qui agitent leurs petites fleurs bleues. De l'autre côté s'arrondissent les premiers dômes des Vosges, hérissés de sapins, et creusés par de grands entonnoirs de sable jaune. La dernière fois que j'y ai passé, vers le soir, j'entendais au loin sonner la marche, la marche des chasseurs à pied qui arrivaient à l'étape : c'était alors la terre française, jusqu'au Rhin. Depuis, je n'y suis plus retourné; je ne voudrais pas entendre sonner les clairons allemands à côté de l'églantier d'où on voit la plaine d'Alsace et les Vosges.

Au soleil de midi, dans les champs déserts, une bonne femme juive cueille des fleurs pour orner la table, à la fête du soir. Le



SCÈNE DE DEUIL.

temps sera beau demain, et jeunes et vieux de la communauté iront se promener par la campagne, car *Chefouess* n'est pas jour ouvrable. La bonne vieille a mis d'avance sa belle robe de cotonnade jaune, parsemée de petits bouquets, et coiffé son vaste bonnet à barbes. Elle disparaît tout entière dans les blés, et quand elle a passé, dans l'ombre de la haie devant le hangar du gros Hertz, personne n'a fait attention à elle; mais elle a très bien vu, par la porte entrebâillée, ce vilain rousseau de Chaïele, en train de soutirer à sa manière le vin de la dernière cuvée; car le gros Hertz fait son vin lui-même, du vin *Kôcher*, du vin pieux sans fraude; il en vend aux gens dévots de Hochfelden et des villages d'alentour, ce qui ne l'empêche pas de s'acheter, à lui, du vin chrétien avec les bénéfices qu'il fait en débitant sa piquette juive. Chaïele, en manches de chemise et en pantalon rouge (il n'a pas fini son temps, et n'est qu'en congé), se fait aider à la besogne par son camarade Jean Mehl, voltigeur comme lui, semestrier comme lui, et, quoique catholique, ne dédaignant pas le vin d'Israël quand il est bon. Pour le moment, ces deux militaires, assis confortablement à l'ombre, ont interrompu la besogne, et dégustent un peu de ce produit qu'ils manipulent depuis le matin. Chaïele rend à Mehl, aux dépens de son patron, les tournées que celui-ci lui a offertes à la cantine; l'un et l'autre sont de bons soldats, de bons camarades, de braves pays, incapables de « faire Suisse », et d'aller boire seuls. Sainte caserne, comme tu as guéri notre Alsace militaire de l'intolérance, et comme deux gars qui ont l'accent du Bas-Rhin oublient vite la synagogue et l'église quand ils se rencontrent dans un régiment en garnison à Toulouse, au milieu des *Couquin de Dious* qui parlent charabia! Jean Mehl raconte à Chaïele la connaissance qu'il a faite d'une particulière de Courbevoie, au bal du Gros-Caillou, et Chaïele, en roulant ses yeux en capote de cabriolet, détaille à Jean Mehl les beautés d'une payse de Vincennes, qu'il a rencontrée devant les ours du Jardin des Plantes, et le vin

du gros Hertz va bon train; Chaïele sue et Jean Mehl est très rouge :

Der Bacchus esch ä braver Mann
Iohei, iohei, iohei, bi Gosch; iohei, iohei, bi Gosch.
Er macht io dass mer sufe kann;
Iohei, iohei, iohei, bi Gosch; iohei, iohei, bi Gosch.
Er gebt ons io Muth on Kraft
Durch den liven Räven Saft,
Durch den liven Räven Saft!

Bacchus est un brave homme, — ioheï, par Dieu,
Il fait qu'on peut soiffer, — ioheï, par Dieu. —
Il nous donne courage et force —
Par le jus chéri des raisins,
Par le jus chéri des raisins.

Voilà ce que c'est! Il n'y a tout de même que les voltigeurs! Jean Mehl, prenez garde d'échanger votre pompon catholique contre le plumet judaïque de Chaïele!

Je ne sais si tout le vin qu'on but, le deuxième soir de Chefouess, chez Grand Aron, était *Kôcher;* mais ceux qui assistèrent à cette soirée mémorable assurent qu'il était bon. Dès la matinée, la maison était en liesse, pour fêter le retour du fils aîné d'Aron, un monsieur de Paris, peu de chose, s'il vous plaît, rien moins qu'un commis dans une grande maison du boulevard, qui fait la commission. Le monsieur de Paris a même changé de prénom : il ne répond plus quand on l'appelle Isaac; à présent, on l'appelle Gaston! Il porte un pantalon collant, à carreaux vert bouteille, et met des gants; lorsqu'on lui parle alsacien, il répond en français. Écoute, Israël, quelle fierté!

« Oui, une fierté qui ne va que d'une hanche, dit le terrible Mayerlé. »

Il a raison, Mayerlé Hodel, car Isaac, dit Gaston, a une épaule un peu plus haute que l'autre.

Ce féroce Mayerlé s'en va le long de la rue, dansant et fredonnant, et jouissant d'avance de la vengeance qu'il médite pour ce soir. En passant devant la maison de Grand Aron, tout à l'heure, pour flairer, aux fenêtres basses, ce qui s'y prépare en cuisine, il a

entendu hurler Jacob le mal mouché, auquel son père donne la correction habituelle, et il n'a pas manqué de chantonner :

> Beugle, mais beugle donc !
> Une guêpe dans ton gosier.

Le voici de retour, dans une autre direction, vers le grenier où il donne ses leçons de danse. Il passe devant la maison d'Anselme ; l'école a congé. A côte des volets fermés de la fenêtre d'école, par une fenêtre entre-bâillée, il voit la petite Clem les cheveux épars, et l'entend pleurant toutes les larmes de son corps. Sa mère l'a grondée, et il y a de quoi : la petite laide, à force de courir les rues, a pris des poux ! Oh, quelle horreur ! Une épaisse campagnarde de Krautheigersheim, rougeaude et hâlée, la pouille de ses gros doigts en boudin, et à chaque trouvaille qu'elle fait, s'écrie, avec un éclat de rire idiot. « Encore un ! Ha, ha, ha... Encore un ! » Dans l'encoignure de la fenêtre, la pauvre vieille petite couturière bossue, dont j'ai oublié le nom, la pauvre petite bonne femme à figure blanche comme la cire, qui travaille à la journée dans les maisons juives de Hochfelden, coud et raccommode. Elle chante, d'une voix aigre et fêlée, une vieille ballade allemande dont je ne me rappelle que le premier vers :

> *Es spielt ein Ritter mit einer Dame.....*
> Un chevalier joue avec une dame.....

Et le refrain qui est triste, triste,

> *Tra la la, la la la, tra la la, la la la.*

Pourquoi l'air de cette ballade, dont je ne sais pas les paroles, me donne-t-il envie de pleurer ? Est-ce la voix lamentable de la pauvre petite bonne femme ? est-ce le souvenir de l'Alsace ? La dame Alsace, une belle dame, avec laquelle jouait un chevalier, et puis l'un est mort, ils ne se sont plus vus, et la dame a eu bien de la peine... Ce dont je suis sûr, c'est que dans la ballade, ils se



VIEILLE JUIVE CUEILLANT DES FLEURS.

sont resté fidèles. « Tralala, lalala, tralala, lalala, un chevalier jouait avec une dame. »

Devant le perron de la maison, car il y avait deux marches, je m'en souviens, nouvelle catastrophe, mais sans pleurs, celle-là, car les trois délinquants qui se tiennent là sont incapables de verser une larme; ils vivent dans l'endurcissement et mourront dans l'impénitence finale. Affreux, barbouillés, crottés jusqu'au menton, ces êtres incorrigibles, j'ai nommé le petit David, Louïélé, et la petite Mirélé aux yeux bleus, se font leurs adieux d'un air stoïque. Louïélé décrotte avec un couteau la blouse du petit David, qui n'est plus qu'un amas informe de boue, et Mirélé essaye de raccommoder avec des épingles le bas de sa jupe, qui est réduit à l'état de franges. Quant à Louïélé lui-même, personne ne lui rendra son soulier gauche; il est au fond de l'eau, Dieu sait où. Le garde champêtre regarde d'un œil sévère ces grands coupables, qui ont été pêcher à la ligne dans la mare, où il n'y a jamais eu de poisson, et qui y sont tombés tous les trois!

L'universel Mayerlé ricane en les voyant :

Der Khosen on die Calle,
Sen en de Dreck gfalle.

« Le fiancé et la fiancée — sont tombés dans la crotte; » mais le capitaine Thouret passe, crâne, le chapeau sur l'oreille; il sourit aux délinquants, et donne même des bonbons à Mirélé, et le garde champêtre recule, et Mayerlé s'éclipse. Il en est quitte pour murmurer, en passant devant le gros Hertz, qui donne l'accolade à Isaac Gaston, le nouvel arrivé, et l'embrasse sur les deux joues :

« Mon postérieur entre les deux! »

Après quoi, il se précipite impétueusement dans les bras de Gaston Isaac, qui recule épouvanté.

Qui reconnaîtrait, à trois heures, dans le joli et timide enfant aux longs cheveux bouclés qui refuse d'accepter les gâteaux qu'on lui offre chez Grand Aron, le sauvage petit David de la mare? On l'a décrassé, peigné, frisé. Il a ôté, en entrant, sa belle casquette bleue à glands d'or. Qu'il est gentil! Mais accepte donc, petit David. Laissez-le: c'est un *beïchene* (1)! Il accepte tout de même, mais il ne mangera pas, et personne ne saura pourquoi il ne mange pas. Moi, je vais vous le dire : c'est qu'à trois, ils ont dévoré onze navets crus dans les champs, sans compter les pommes de terre en robe de chambre et le lait caillé dont ils s'étaient gavés avant de partir.

La soirée que donna le Grand Aron fut splendide, et on raconta longtemps, dans le pays, que la table pliait sous le poids des gâteaux. Il y avait des Kouguelhopf, et des Flammkuche, et des Masemekuche (2), et des Trockenerkuche (3), et des Tartes au fromage, et même des gâteaux feuilletés en pain espagnol (4). Pour la troisième fois de la journée, les notables dames de la communauté de Hochfelden prirent leur café au lait. On employa quatre rouleaux et demi de chicorée pour faire le café, et je ne sais combien de cassonade pour le sucrer. Tous les enfants du quartier avaient la figure barbouillée de mélasse, largement étalée sur les tartines de beurre, dès sept heures du soir. On pense bien que les pauvres ne furent pas oubliés à la fête: ils firent bombance comme les riches, et les deux Polonais eux-mêmes festoyèrent avec les notabilités.

« D'ailleurs, l'été, c'est la saison des pauvres, de l'égalité, comme l'expliquait fort bien Mayerlé Hodel. En hiver, les riches se chauffent au coin du feu, et les pauvres grelottent devant l'âtre froid; au lieu qu'en été, chacun sue pour son argent, et eût-il

(1) Timide, qui se retient d'accepter une invitation ou de manger.
(2) Gâteau au pavot.
(3) Gâteau sec aux amandes.
(4) Pain espagnol signifie, en alsacien, frangipane et gâteau feuilleté.



cent mille francs de fortune ! »

Le voici qui arrive, Mayerlé, toujours dansant. Il chante une romance de sa composition sur les amours scandaleuses de Schnadinger et de la grosse Pésélé, et guette du coin de l'œil si sa victime ne va pas bientôt venir. Il l'aperçoit, ô joie ! Mme Simon Bloch est avec son mari : une élégante, une fashionable ! Excusez du peu ! Elle porte une écharpe de barège, à la mode de Paris. Les ancêtres de ses ancêtres n'ont jamais porté d'écharpe. A la bonne heure, Mme Anselme est restée fidèle à la pieuse maxime : « Un seul Dieu et une seule robe. » Il va sans dire que Reb Chmoûl n'ira pas dans un lieu de perdition comme une soirée à l'instar de Paris, ni le vieux Reb Eser non plus, et pour cause : l'idée de veiller jusqu'à dix heures est trop insolite pour lui. Dix heures ! c'est l'heure des chats et des hiboux ; il n'est pas un oiseau de nuit ; deux fois seulement dans l'année, il prolonge la veillée jusqu'à onze heures : à la fin de *Hanouka*, où il joue au *tonton* (1), et à Noël, où il joue aux cartes, suivant l'antique coutume. Les savants de la communauté assurent que cette coutume de jouer aux cartes pendant la nuit de Noël remonte aux persécutions du moyen âge ; comme on s'attendait, alors, à être attaqué pendant cette nuit, où les esprits étaient très montés contre les Juifs, on veillait, et pour se distraire, on jouait aux dés avant l'invention des cartes, puis aux cartes plus tard. Je donne la tradition pour ce qu'elle vaut. Toujours est-il que les Juifs d'Alsace et de Lorraine ont

(1) *Hanike trenterle* ; dé à quatre faces, avec lequel on joue ce jour-là.

gardé, de la nuit de Noël, une impression de terreur profonde, et que dans leur vocabulaire, le mot « *Nedele* » (je forge la traduction « noëller ») signifie « jouer aux cartes ». Dans les temps modernes, les agressions de la nuit de Noël avaient été remplacées par quelques volées de cailloux lancés dans les fenêtres juives devant lesquelles passait la procession de la Fête-Dieu ; mais je crois bien que cette bonne coutume a disparu comme les autres, en France du moins.

Il n'était plus question, dans ce temps-là, de persécutions à Hochfelden, et tout ce petit monde se sentait heureux de vivre, dehors, à l'air libre, en bonne amitié et bon voisinage avec chacun, et dans la maison, en sécurité. Les facéties de petit Renard et les bonnes manières de Mayerlé Hodel avaient autant de succès auprès des gens d'esprit catholiques du canton, que celles d'Antoine des Escargots et de Losung le toqué auprès des bons buveurs de la communauté juive. Et Dieu sait s'il y en avait, de bons buveurs ! *Leiserle* dit le Petit-Tonneau, défiait en buverie les plus forts de l'arrondissement, et *Borichle* le chaudronnier ne craignait pas plus son homme le verre en main, chez Meydinger, que le marteau et les tenailles au poing, devant l'enclume. Un rude gaillard, ce *Borichle* ! Je le vois d'ici, menaçant Grand Aron, et lui disant : « Toi, je vais te fourrer dans ton encrier ! » Et quand il revint de Paris, où il avait travaillé à l'usine Cail, après avoir bu son fonds de chaudronnerie de Bischwiller, il ne manquait pas, avant une querelle, de prévenir loyalement son adversaire qu'il connaissait « le poxon et la chaussette » ; c'est ainsi appelait la boxe et le chausson. Après avoir donné bien des coups de poing et bu bien des petits verres, il inventa un procédé pour aciérer les poinçons à marquer les fers corroyés, et mourut du *delirium tremens*. C'est lui qui m'a fait manger mon premier chinois. Que la paix soit avec lui !

En homme prudent, avant de monter chez Grand Aron, Mayerlé ne manqua point d'entrer à la cuisine. Il y trouva la grosse *Reïchele,*

en train de se pâmer devant les compliments de son galant *lisrôle*, un vrai *lokel* (1) de Schirrheim, qui tournait d'un air gauche sa casquette des jours de fête, et disait tendrement à la cuisinière : « Votre cheminée est bien noire! » puis partait d'un grand éclat de rire, et donnait à sa belle une forte poussée dans les côtes. Il y vit les deux astucieux Polonais, et apostropha ces écornifleurs, qui rôdaient autour du buffet; il les traita même, je crois, de *Schnorrer* (2), insulte qu'un des Polonais releva dignement, en lui disant en son jargon, d'un air noble, que, « dans son pays, on n'allait pas mendier à pied, mais à cheval! »

— Oui, oui, répondit Mayerlé, je vous connais. En Pologne, tout se passe grandement, tout se fait richement. Il n'est pas de mendiant qui n'ait une fortune de cent mille livres; l'homme le plus pauvre a une hernie, et les punaises sont grosses comme des hannetons. »

Et comme il était las de polker, ce farceur de Mayerlé monta l'escalier en valsant, suivi des malédictions et des imprécations polonaises les plus variées et les plus inédites. A peine eut-il fait son entrée qu'il attira vers la table l'un des compères, et ne manqua pas une si belle occasion de produire un effet. « Prenez-vous quelque chose? Allons, ne vous gênez pas; prenez quelque chose.

— Eh bien, tout de même, dit le candide Polonais, en louchant du côté des gâteaux.

— Alors, prenez la porte tout de suite, mon ami, riposta Mayerlé au milieu des rires de l'assistance.

Oui, il fut éblouissant ce soir-là, Mayerlé. Il dansa un quadrille à lui tout seul, il joua du trombone, il fit des calembours, il imita le maire et ses adjoints, représenta le vieux *Ponef* au naturel, quand il cherche son petit marteau, prit la voix de la femme de Weill, quand elle crie avec son mari, et finalement, ébaubit tout le monde en faisant des tours de cartes et d'escamotage comme sur un théâtre de Paris. Petit Renard de Marmoutiers en crevait de jalousie, car

(1) Jacquot, lourdaud.
(2) Mendiants.



Ed. Monnier et Cie Edit. Imp. Dorval

L'HOMME AU POISSON

personne n'écoutait plus ses facéties surannées du temps du compère de la mare aux canards. Chacun était ébloui par les nouveautés de cet animal de Mayerlé. Ainsi va le monde.

« Un dernier tour, tout ce qu'il y a de plus nouveau en tours d'escamotage ! s'écrie Mayerlé. Je l'ai vu exécuter à Paris, à la séance où le célèbre Bosco fit sortir d'un trou de souris une mouche qui portait une contrebasse ! Votre écharpe, madame Bloch, prêtez-moi votre écharpe ! »

Et en se précipitant vers Mme Bloch, Mayerlé s'arrête court devant Gaston qui fait l'aimable auprès de la fille aînée d'Anselme ; peines perdues, Gaston ! Vos favoris et vos grâces de commis voyageur n'ont pas de succès auprès de la noble et belle fille. Mayerlé pirouette, salue Gaston jusqu'à terre, et l'imite en chantonnant : « Com'ça va-t-il, com'ça va-t-il, Mossié ? Com'ça va ? » et repart comme un trait. Il tient l'écharpe : le voici devant la table.

« Un tour comme vous n'en avez jamais vu ! Je vais prendre cette écharpe, la brûler par le milieu ; je soufflerai dessus et elle sera raccommodée, sans qu'il y paraisse ni déchirure ni brûlure. »

Il brûla l'écharpe, mais quand ce fut au point délicat du raccommodage, on le vit hésiter longtemps, se frapper le front, donner les marques de la plus vive anxiété, et finalement il s'écria :

« La mémoire me fait défaut : j'ai oublié le tour ; il faut que je retourne à Paris pour le rapprendre. D'ici là, gardez votre écharpe, madame Bloch, et faites attention que les papillons ne s'y mettent ! L'an prochain, je ne manquerai point de vous la réparer. »

Telle fut la vengeance mémorable de Mayerlé Hodel ; les uns le blâmèrent, les autres en rirent, mais tous furent d'accord pour reconnaître que Simon Bloch n'était qu'un imbécile.



LES GRANDES FÊTES

Quand vient le moment de la moisson, approche aussi le temps des grandes fêtes, du nouvel an judaïque, et du *Yom kipour*. La faux a couché les épis, les raisins mûrissent sur la treille et les



poires aux espaliers. Depuis longtemps, les choux n'avaient promis une plus belle récolte, espoir de la choucroute d'hiver, et en voyant les houblonnières, on peut supputer à l'avance le nombre de tonnes de bières qui s'entasseront dans les caves de Schiltigheim,

le nombre de chopes qui mousseront dans les grands verres, du Rhin jusqu'aux Vosges. Les champs de garance pourront fournir à la teinture de plus de pantalons rouges qu'il n'en faudrait pour reprendre Sarrelouis et Landau; c'est à quoi pense le bonhomme Anselme, en se promenant avec sa famille dans les champs, le samedi qui précède le *Roch-ha-chana* (1). Il répète volontiers à ses enfants que si on entourait notre Alsace d'une muraille, elle n'aurait besoin de rien faire venir du dehors, et pourrait se suffire à elle-même.

Elsass esch onser ländle
On esch meneydig schehn;
Mer haltes fest am bändle,
On lons, bi Gott, net gehn.

« L'Alsace est notre petit pays. — Elle est rudement belle. — Nous la tenons ferme par son petit ruban — et, par Dieu, nous ne la lâcherons pas! »

Les garçons juifs du pays vaguent dans la campagne par deux, par trois, d'un pas mesuré, parce qu'il ne faut pas troubler le repos sabbatique. Quelques-uns poussent même l'affectation dévote jusqu'à nouer leur mouchoir autour des reins, afin de ne pas le porter dans leur poche, car il est interdit de rien porter le jour du samedi; pure forfanterie, simple hypocrisie; dès qu'ils sont hors de vue le long des houblonnières, ils ne se gênent plus pour rire et gambader. Aussi n'est-ce pas du côté où vont ces pieux lourdauds que se dirigent les gens de bonne compagnie, mais du côté de la Grande-Allée, près du vieux fossé. Les filles passent nu-tête, les grandes nattes pendantes ; elles se donnent le bras, et chuchotent, et étouffent des éclats de rire, pendant que les garçons les suivent ou les croisent, et exhibent le luxe de leurs chapeaux à haute forme et les séductions de leurs gilets à fleurs.

On sent que la fête est proche; déjà les pauvres, hirondelles des

(1) Littéralement : tête de l'année, c'est-à-dire jour de l'an.

bons jours, ont fait leur apparition, flairant les soupes grasses et se réjouissant d'avance, à la pensée des distributions d'aumônes. Le Goinfre de Wissembourg a reparu, et les Polonais sortent de terre. On a même vu, depuis deux jours, les guenilles exotiques



d'un *Iéréchalmé* (1) ; cet homme en longue robe crasseuse a été dévotement logé par le bon Kussel, l'aubergiste-gargotier orthodoxe, qui a toutefois recommandé à sa bonne de donner un tour

(1) Hiérosolymitain, homme de Palestine.

de clef aux armoires, et de veiller sur la cave. La bonne n'est pas contente : elle a déclaré à son maître qu'elle ne voulait plus de ces pouilleux sans chaussettes dans sa cuisine. Tout le monde, à Hochfelden, se moque de cet étranger, de sa démarche traînante, de sa lenteur orientale, car les bons Juifs, en admettant qu'ils descendent d'ancêtres syriens, se sont un peu dégourdis, depuis ce temps-là ; le brave labeur et l'honnête ciel de France les ont rendus lestes et actifs, et ce n'est pas eux qui traîneraient la savate à l'orientale. Le *léréchalmé* offre en vente, dans un jargon inintelligible, des sachets de terre sainte, et des *esrogim* (cédrats de Judée) pour la fête des Tabernacles. Mayerlé Hodel, dont le coup d'œil d'aigle a découvert une verrue ridicule sur le nez de cet Oriental, ne manque pas de dire qu'il a, lui-même, un cédrat au milieu du visage.



. ... Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonce le retour .....



E n'est pas la trompette sacrée, mais le trombone de Mayerlé qui annonce le retour de la semaine des grandes fêtes. Aux accents de ce trombone se mêlent, tous les soirs, des mugissements enroués, des beuglements parfois éclatants, parfois sourds, qui finissent par un grincement ou par un couac : le beau Weill prépare son embouchure et entraîne ses poumons, pour sonner du *Chôpher* à la fête. Ne croyez point qu'il soit facile de tirer un son retentissant du vénérable instrument en corne de bouc avec lequel on édifie les fidèles à la synagogue, le jour solennel où ils renouvellent leur alliance avec Dieu. Sans doute, jadis, ce cor servait aux pâtres de Judée à s'appeler dans la montagne, et, aux jours de fête, les lévites jouaient du même cor que les bergers, les chasseurs, et les guerriers ; ô Israël, ils devaient avoir un rude souffle ! Quelque bel homme que soit Weill, il n'arrive à faire sortir de son olifant que des notes bizarres et poussives, et le grand Aron lui-même s'époumone quand il veut faire durer la mélodie. Meydinger ne s'en plaint pas, car les essais de *Chôpher* altèrent horriblement le pauvre Weill, et ce n'est pas à l'approche de la semaine sainte qu'il se refuserait quelques chopes.

Après s'être exercé sur le cor sacré, il saisit son violon et se livre à des variations sur l'air traditionnel des noces juives. La fille de Lazare de Bischheim doit épouser Gille Bernheim, un jeune homme de la bonne société, sur mon âme : il va s'établir horloger sous les

arcades, à Strasbourg, et il a de quoi. Aussi ne peut-on songer, pour son mariage, au vulgaire ménétrier; quatre artistes de la musique municipale joueront à ses noces. La dignité de Weill l'empêchera de se démancher sur son crincrin, mais il n'en a pas moins des trémoussements anticipés, et se brode, à lui-même, des fantaisies, sur le thème antique du mariage.

Demain, ses occupations seront plus graves; il présidera la distribution de la dîme, qu'en bonnes et pieuses gens, les parents du marié vont répartir aux pauvres. Oui, le brave homme Bernheim a décidé de suivre la vieille coutume, et de donner en aumônes le dixième du revenu de la dot de sa fille.

Au sortir de l'office du matin, les indigents de la communauté et ceux des communautés voisines se hâtent de prendre le chemin de la maison de Bernheim: la porte du jardin est déjà grande ouverte, et une planche a été posée sur deux tréteaux, devant le mur tapissé d'une vigne et de deux poiriers en espaliers. Derrière la table s'arrondit la bedaine satisfaite du gros Bernheim; les breloques de sa montre sont étalées sur son gilet à fleurs, et il a enfoncé, plus avant que jamais, sur sa tête chauve, sa vieille casquette à couvre-oreilles. Sur la table, l'argent est disposé en rouleaux, les uns de pièces de cuivre, les autres de pièces blanches, et personne n'a été oublié. Les voici tous, venus de près et de loin, les infirmes et les impotents, Wolf à la hernie, Sarah la chassieuse, Sissel Raupach le bancal, avec sa besace, les deux inévitables Polonais, et qui sais-je, encore? Tous bénissant, marmottant, jacassant, questionnant, remerciant, et par-dessus le concert confus de tant de malheureux qui vont avoir quelques semaines de bon temps et de bombance, on distingue la grosse voix enrouée du famélique goinfre de Wissembourg; il raconte à son compère, Sissel Raupach, qu'il a dîné, la veille, chez le charitable Anselme, et qu'on lui a servi des haricots, un grand plat; sur son âme, il n'a jamais rien mangé de si bon; l'eau lui en vient à la bouche! Mais aujourd'hui sera bien autre fête! Car il a été invité à dîner chez le grand Aron, et

la cuisinière lui a déjà dit qu'il y aurait une panse farcie à la farine et à la graisse de bœuf; il l'a vue, cette panse! Un délice! Elle était sur le plat, prête à être mise au four, blanche, grasse, dodue, énorme! « Quand tu l'auras mangée, le chat ne t'emportera pas l'estomac! » dit l'inévitable Mayerlé Hodel. Cet être a le don d'ubiquité; il est déjà là, l'œil et l'oreille au guet, prêt à dénombrer les sommes qui seront distribuées, à noter les aumônes en nature, les vieilles culottes, les gilets sans boutons, les souliers éculés qui serviront aux mendiants à se faire beaux; il va recueillir les propos et les conversations des contents et des mécontents, saisir au vol les cancans, se graver dans la mémoire les grimaces, les attitudes, le moindre geste : il a de la besogne, aujourd'hui! Avant ce soir, tout Hochfelden connaîtra la dîme de charité de Bernheim, à un sou, à un bouton près, et avant huit jours, le département du Bas-Rhin sera informé de tous les détails de la noce. Laissez faire Hodel : il n'est pas arrivé depuis cinq minutes, et déjà toute la tribu nomade des mendiants, disposée à colporter tout ce qu'on veut bien lui confier, sait que la mariée a des taches de rousseur, que le grand-père du marié a eu la gale, que sa tante s'est fait poser un cautère, et que le père Bernheim, qui fait le fier, sera forcé de manger des épluchures de navets, l'hiver prochain, pour réparer la brèche que la noce va faire à sa fortune.



En dépit des mauvaises langues, les pauvres auront de joyeuses fêtes comme les riches. N'est-ce pas justice, quand les heureux de ce monde font venir des cadeaux de nou-

velle année de Strasbourg, et même de Paris, des robes de soie, des fichus de dentelles, des bagues et des montres, que les déshérités aient aussi leur *Yom-tov,* leur « bonne journée » ! Et les voici fiers et pimpants : Sissel Raupach a coiffé un chapeau noir à haute forme sur son bonnet de coton graisseux, et s'en va clopinant, la besace au bras ; Sarah la chassieuse a eu un tablier presque neuf, et un bonnet, sans compter les quarante francs qui lui permettront de s'acheter un édredon et du bois pour tout l'hiver; elle le répète à tout le monde d'une voix chevrotante, et ce scélérat de Hodel, qui a bon cœur au fond, ne manque pas de lui faire ses compliments et de l'inviter à passer chez lui, où on lui remettra, de sa part, une large tranche de flan au fromage. Et quand il aperçoit le goinfre de Wissembourg, rutilant, splendide dans une houppelande quelque peu trouée aux coudes, faisant sonner quatre écus de cinq francs dans le gousset d'un gilet neuf qu'il a revêtu par-dessus l'ancien, et tenant à la main une cravate effilochée, mais blanchie de frais, il le salue d'un « *Masel-tov* (bonne chance). Est-ce que tu vas en galanterie ? Sur mon âme, tu as l'air d'un sous-préfet ! » L'allégresse universelle finit par attendrir ce cœur endurci, et on assure que Mayerlé passa toute cette journée sans dire de mal de personne. Mais il se rattrapa dans la nuit, en incitant le jeune Émile Hertz, alors en vacances, et déjà calotté notablement par le bonhomme Anselme, pour avoir chanté, devant lui, des polissonneries apprises au collège de Metz, à grimper jusqu'à la devanture de l'honnête épicier Pompejati, sur laquelle ce digne négociant venait d'écrire en belle ronde « Schiste » (1) avec la traduction « *Mineral-Œl* (2) ». Obéissant aux conseils perfides du démon tentateur, qui lui tendait le pinceau et le pot à noir, ce polisson d'Émile écrivit, en belle ronde pareille, le nom de Pompejati devant l'annonce de son produit nouveau,

(1) Schiste a le même son que « *Schisst* ». Je me garde de traduire : le lecteur comprendra.

(2) Huile minérale.

de sorte que, le lendemain, tout Hochfelden se tordit de rire en lisant sur l'enseigne de l'épicier :

Pompejati Schiste Mineral-Œl.

Pendant huit jours, les populations demandèrent à ce malheureux, d'un air goguenard, la cause d'une si étrange infirmité, et ce qu'il mangeait pour *faire* ainsi de l'huile minérale ! Pompejati en eut la jaunisse ; sa femme, d'indignation, attrapa la coqueluche ; son aîné se foula le pied en voulant décrocher, trop précipitamment, l'enseigne calomniatrice, et son cadet eut l'œil poché, en voulant rosser Louïélé, qui lui avait demandé des nouvelles de la maladie de son père. Et le tout, par l'astuce du seul Mayerlé Hodel !

Ce fut dans cette semaine célèbre que Schnecke Toni, battant sa femme, à son habitude, lui cria cette parole fameuse : « Maintenant, je t'assommerai, quand tu devrais en crever ! » et que le tailleur Schell, étant un peu plus ivre que de coutume, voulut se noyer, et tira de la rivière ce brave garçon d'André Best, le fermier, qui s'était jeté à l'eau pour le sauver, mais barbotait et se noyait lui-même.

Je raconte ces faits notables, bien qu'ils se soient passés dans le monde catholique, parce que, par suite de ses émotions, Schell ne put terminer la redingote neuve de M. Weill pour le jour de Roch ha Chône, et que celui-ci parut, à la synagogue, vêtu d'un frac vert tout râpé, et parce que madame Antoine des Escargots ayant repris l'offensive contre son irascible mari et l'ayant roué de coups de manche à balai, ledit Antoine n'alla pas à la pêche, comme il avait promis de le faire, et que la famille de M. Anselme dut se priver de poisson un jour de fête : désastre mémorable pour une honnête famille de Juifs alsaciens. Le père de Louïele, le brave maréchal-ferrant, offrit bien à son ami Anselme une couple d'anguilles, qu'il avait pêchées nuitamment dans un étang où la pêche était interdite, mais Anselme sut résister à la tentation,

attendu que l'anguille est un poisson impur. Le jeune David, moins scrupuleux, s'empara d'une des deux bêtes immondes, et la logea dans un seau d'eau, nourrissant le doux espoir de l'apprivoiser; mais il fut surpris dans ses tentatives d'éducation, et calotté, comme de juste, pendant que son élève était remise à la *Chavess Goïé*, qui la mangea en friture.

Le lendemain de cette fête de Roch ha Chône fut un beau jour de fraternisation entre catholiques, protestants et juifs à Hochfelden; tout le monde, sans distinction de culte, s'y pressa pour entendre la répétition générale de l'orchestre de M. Pirouelle, dans lequel n'instrumentaient pas moins de trois enfants d'Israël. Il fallait voir Pirouelle, battant la mesure avec sa petite flûte, faisant sa partie, quand tout allait bien, et gourmandant ses musiciens en mesure, sans cesser de chanter son air, sur lequel il déclamait ses recommandations : « Mortche, Mortche, Mortche, ça, ça, ça ne va pas, pas, pas. — Mayerlé lé lé, ne souffle fle fle, pas pas si fort, pas si si si si fort! » Et il tapait du pied, et brandissait sa flûte, jusqu'à ce que son tour vînt d'en jouer; alors il prenait l'embouchure, et sifflotait doucement, en foudroyant du regard les artistes délinquants.

Et le public s'extasiait aussi bien aux notes puissantes du trombone du juif Mayerlé qu'aux accents mélodieux du cornet à pistons de Zepfel, sonneur de cloches à l'église. Dans ce temps-là, dans notre joyeuse Alsace, le pays le plus gai de France, la bonne humeur, le vaillant travail, le souvenir des épreuves du passé, bravement supportées ensemble, la confiance en l'avenir préparé par le travail quotidien, finissaient par fonder la tolérance : oui, au concert, le bonhomme d'instituteur juif Anselme et l'honnête curé se promenaient, bras dessus, bras dessous, et ce beau garçon d'André Best, le fils aîné du fermier, quoique luthérien, fit tout le temps les doux yeux à la fille aînée d'Anselme. Il a fallu la guerre de 1870, et l'admiration pour le génie de M. de Bismarck, et l'imitation inconsciente de l'Allemagne, pour que ce mot barbare

d'antisémitisme, qui pue le pédant et le Prussien à plein nez, reçoive lettres de naturalisation en France; l'antisémitisme est venu chez nous, avec la haute linguistique, les professeurs d'allemand, la bière de Munich, la philosophie de Schopenhauer, les romans d'analyse, la musique de Wagner, la croyance en la supériorité du canon sur la baïonnette, l'anthropologie historique, et tout le bataclan d'outre-Rhin. Un de ces jours, la France, la bonne France de la Renaissance, du dix-huitième siècle, de la Révolution, ayant cuvé cette lourde bière de Bavière, et s'étant nettoyé l'estomac d'un joli coup d'honnête vin de Bourgogne, se frottera les yeux, se secouera les oreilles, se mettra d'aplomb sur ses solides jarrets d'autrefois, et après avoir fait maison nette, d'un tour de main, recrachera toute cette tudesquerie dans un grand éclat de rire. Le soir de ce jour-là, que le sous-lieutenant français qui plantera le premier le drapeau sur le rempart de Strasbourg soit juif, catholique ou huguenot, qu'il soit Picard, Bourguignon ou Gascon (pour ma part, j'aimerais assez qu'il soit de parents alsaciens, — de la religion, peu me chaut), ce soir-là on illuminera les trois couleurs sur les églises, sur les temples et sur les synagogues de la vieille *Argentoratum* celtique; et si c'est un soldat juif qui monte le premier à la brèche, le premier Allemand qui voudra lui barrer le chemin, fût-il le plus grand talmudiste d'Allemagne, le plus dévôt rabbin de Francfort, de Berlin et de Breslau; par-dessus le marché, eût-il la loi et les prophètes attachés sur son casque à pointe, recevra ses six pouces d'acier français dans le ventre. Ainsi soit-il, *Amen;* c'est notre façon, à nous autres juifs, suivant la liturgie d'Alsace, de Champagne et de Bourgogne, de comprendre l'antisémitisme.

Ce soir-là, il y aura des revenants. Sur le *Grave* de Haguenau, les ombres de Pirouelle et de Mayerlé Hodel, avec leurs ombres de petite flûte et de trombone, joueront furieusement la *Marseillaise;* l'ombre de Meydinger videra tous les fûts de bière de Bavière, et les remplira de bière de Strasbourg; le vieux Reb Iser et sa vieille s'asseoiront sous les bouleaux du Pâchte Berg, au bord de

l'eau, et raconteront, en affreux patois judéo-alsacien, l'histoire de la *Lampe Merveilleuse* aux fillettes en jupe rouge ; le bonhomme Anselme sortira de la tombe, pour aller, en compagnie de son ami le curé, secouer le capitaine Thouret et lui annoncer la bonne nouvelle ; Reb Chmoûl allumera la lampe à sept becs, dans la maison couverte de chaume, sous l'ombre de la noire forêt de sapins ; et sur les remparts de Verdun, mon grand-père le rabbin Mardochée Cahun, avec son chapeau à trois cornes et son uniforme du temps de Beaurepaire, se dressera, pour voir de loin si c'est bien le drapeau tricolore qui flotte sur la cathédrale de Metz.

Si David, Mirele et Louïélé n'ont plus les jambes assez souples pour prendre part à la danse, je vous garantis que leurs enfants y seront pour eux : des gaillards qui ont les yeux bleus, le poignet solide, les mollets d'aplomb, et qui se trémousseront ferme. Ne te fais pas de peine, vieux pays ; ne te fais pas de chagrin, joyeuse Alsace ; n'entends-tu pas le trombone de ce farceur de Mayerlé Hodel qui sonne gaiement ton vieil air :

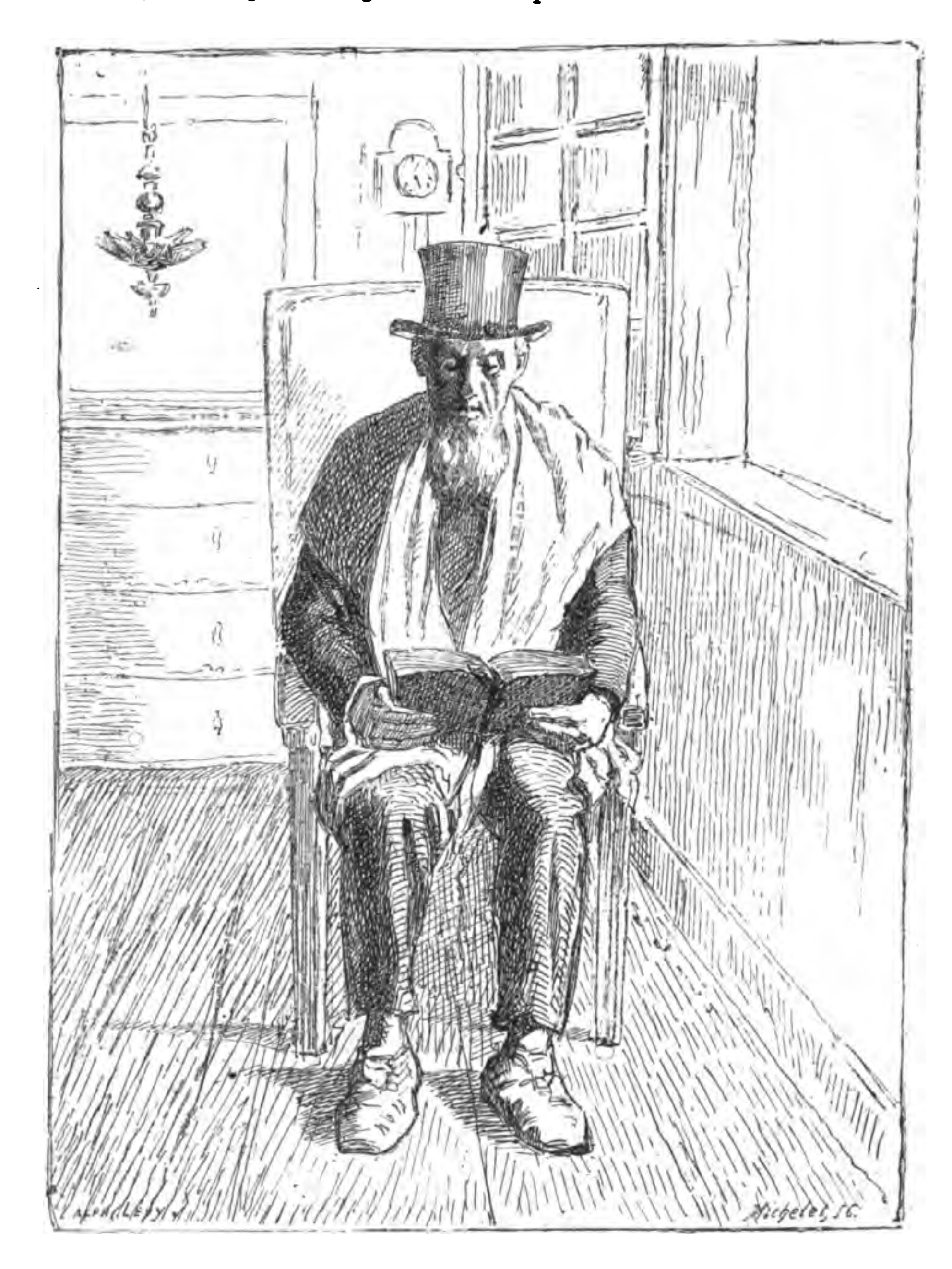
Trotz net so; trotz net so,
S'kommt á tsit besch wedrom froh!

Ne te vexe pas comme ça ; ne te vexe pas comme ça,
Il viendra un temps où tu seras de nouveau contente !

O Israël, si ce soir de Roch ha Chône, le pasteur Stöcker, grand chef de l'antisémitisme à Berlin, eût rencontré Mayerlé Hodel et le chantre Weill revenant tous deux de la synagogue, s'il eût essayé de retarder, d'un instant, la marche tempétueuse de ces deux hommes bouillants, qui se précipitaient l'un et l'autre pour contempler, plus tôt, leur lampe à sept becs, leur nappe à raies rouges, leur soupière à fleurs en faïence de Haguenau, et pour humer les parfums d'un délicieux *Kouguel*, si ce Prussien eût fait un geste, un seul, Mayerlé lui eût fait avaler son trombone, et, de son parapluie bleu de ciel, le chantre Weill l'eût empalé !

Mais voici les joies de Roch ha Chône finies ; dans une semaine viendra le jour du grand pardon, le jour grave et redoutable, le

jour de contrition. Dans la nuit terrible qui précède la fête, Dieu fait reviser par l'ange la longue liste des péchés des hommes : terrible



revision ! L'ange est bien sévère — mais Dieu est si indulgent ! Il suffit d'un repentir, d'un tout petit repentir, de la moindre bonne

action, pour que Dieu ordonne à cet ange ponctuel de prendre sa plume et de raturer un tas de péchés. On assure de bonne source, car tout finit par être connu, même ce qui se passe dans le ciel, qu'une veille de Yom Kipour, l'ange refusait obstinément d'effacer une vilaine action qu'avait commise un méchant homme; il l'avait grossoyée, en belle anglaise, au folio 63 de son grand livre, et l'avait même soulignée à l'encre rouge; mais Dieu, qui prend connaissance de tout, feuilleta le registre, et lut, à la page 117, à la troisième ligne, que le fils de cet homme avait recueilli deux pauvres orphelins, et les élevait bien pieusement, les faisant prier tous les jours pour le repentir d'un pécheur endurci, qu'il se gardait bien de leur nommer. Dieu commanda de suite à l'ange d'effacer la moitié des nombreux péchés du père : l'ange, vieux serviteur, quelque peu raisonneur comme le sont tous ces fidèles domestiques attachés à la maison, voulut tenir tête au Seigneur, et se permit même quelques observations déplacées; sur quoi le bon Dieu se mit si fort en colère et le gronda si durement que l'ange se prit à pleurer, et que ses larmes effacèrent tout ce qu'il y avait d'écrit sur la page entière. On sait que les larmes des anges ont la propriété d'effacer les péchés des hommes. Il paraît que, de dépit, le diable, qui préparait déjà un pot à couvercle, sur le poêle où il fait chauffer son café au lait, pour y fourrer l'âme de ce vilain pécheur, cassa son pot, et renversa son bol de café!

C'est la veille de Yom Kipour qu'a lieu, en famille, le départ du bouc émissaire chargé de porter les péchés d'Israël dans le désert. Seulement, comme un bouc est une trop grosse pièce, on le remplace par un bon coq bien gras, et une couple de poules, et comme il n'y a point de désert en Alsace, au lieu d'envoyer les victimes expiatoires vagabonder par la campagne, on les met simplement dans le pot-au-feu. Sans doute, le père de famille fait tournoyer le coq symbolique au-dessus de la tête de chacun de ses enfants, avec la même gravité, avec les mêmes gestes qu'autrefois, les sacrificateurs d'Israël, les prêtres d'Olympie, les pontifes de Rome faisaient tournoyer un morceau de la victime



au-dessus de la flamme de l'autel; sans doute, c'est avec une foi inaltérable, avec une piété entière, qu'il accomplit devant ses fils et ses filles la cérémonie trente fois séculaire qui frappera leur imagination et se gravera dans leur mémoire; viennent les tentations d'apostasie, le souvenir de cette cérémonie fera surgir devant les yeux des enfants l'image aimée des parents, l'inoubliable pensée des joies de la famille et de l'enfance, tout un monde d'innocence et de tendresse auquel aucune théologie, aucune vanité, ne peuvent rien opposer. Les Juifs ont gardé, à travers les misères du moyen âge, et au milieu des splendeurs de la vie moderne, le culte archaïque et primitif, le premier bégaiement du cœur et de la conscience humaine : l'adoration des ancêtres, la religion de la famille. Quand ils devinrent corps de nation, leur religion fut celle de la cité, et Jérusalem fut pour eux ce que Sparte et Athènes



Ed. Meunier et Cie Edit. Imp Dorvel.

LA DISTRIBUTION DE LA DÎME

étaient pour les Ioniens ou les Doriens ; c'est pourquoi ils défendirent leur patrie avec un si furieux courage, avec une obstination si désespérée. Un jour, cette patrie aimée jusqu'au sang, jusqu'à la rage, jusqu'à la mort, ils durent l'emporter à la semelle de leurs souliers. De la cité en ruine, du temple en cendres, il ne restait plus rien ; rien que le souvenir des gloires et des souffrances, et la foi en un idéal, que d'autres, plus heureux et moins étroitement fidèles, ont fait l'idéal et la régénération de l'humanité. Alors, n'ayant plus de cité qu'ils pouvaient honorer, plus de murs derrière lesquels ils pouvaient se défendre, plus de champs à cultiver, plus de pompes à célébrer, ils ramenèrent leur culte à son point de départ, et ce qui avait été la religion de la cité, ce qui s'était élargi pour les uns en religion du monde — en religion catholique — se rétrécit pour les autres en religion juive, — en religion de la famille. Ce ne sont ni les rabbins, ni la synagogue, ni le Talmud, ni même la loi, ni même la persécution, qui ont conservé la religion juive : c'est l'amour des parents pour les enfants, l'amour des enfants pour les parents : c'est la famille. Il n'y avait point partout de rabbins et de synagogues ; bien peu connaissaient le Talmud et la loi; si les épouvantes de la persécution n'ébranlaient pas ces cœurs intrépides, la tentation d'échapper à l'horreur, au mépris et au dégoût, par une abjuration, était bien forte pour des âmes fières, pour des esprits vaniteux ; mais il y avait partout des pères chérissant leurs enfants, des mères admirables, des filles et des fils élevés dans le culte de la famille, rompus au respect filial, prêts à l'abnégation, à la renonciation sans phrases, au martyre pour les parents. Le Judaïsme a vécu longuement, vivra éternellement, tant que les enfants se souviendront qu'ils doivent honorer père et mère. Ce miracle d'obstination et de durée, ce n'est ni le génie d'une race, ni la perfection d'une doctrine, ni l'habileté d'une loi qui l'ont fait, mais quelque chose de plus fort que races, doctrines et lois : l'amour filial.

Et c'est pourquoi il ne faut pas rire de cette naïve substitution,

de cette poulaille, qu'on met au pot après tant de cérémonies; de ces fêtes célébrées à la lueur d'une chandelle mal mouchée, sous une lampe à sept becs fumeux, et qui se terminent toutes joyeusement, le ventre à table et le verre au poing; de ces solennités dont le meilleur se passe, vitres closes, entre le poêle de faïence de la salle à manger et le fourneau de la cuisine. Il ne faut pas rire de l'illumination en miniature faite, avec des mèches de coton, dans des augets de fer-blanc, le jour de la fête des Macchabées; il ne faut pas rire de ce bon vieux édenté, qui a mis son costume de Harle Mayer (1), et danse une gavotte, pour l'édification de ses petits enfants, en l'honneur du jour où la loi fut donnée (2); parce que, en le voyant danser, sur ses jambes maigres, dans son habit du temps de Louis XV, les enfants s'amusent de bon cœur, et qu'ils n'oublieront pas le *Harle Mayer*, ni la loi. Il n'en faut pas rire, parce que si la science peut combattre dans le cerveau les doctrines religieuses et les théories métaphysiques, si la passion politique peut chasser de la raison l'enseignement dogmatique et la liturgie, rien ne peut effacer du cœur la mémoire des recommandations d'un père, la souvenance des caresses maternelles. Il ne faut pas rire de cette religion quasi sans dogme, où la liturgie n'est rien, où la famille est tout, parce qu'en donnant pleine satisfaction à la vénération du juif pour ses ancêtres, elle laisse carrière ouverte à ses vieux instincts d'amour passionné pour la cité, parce que depuis la révolution qui nous a reconnus pour enfants légitimes de la patrie, notre cité à nous autres d'Alsace, c'est la cité gauloise, c'est la France.

Et voilà pourquoi je n'oublierai pas plus le clocher de la cathédrale de Strasbourg que l'oratoire juif de Hochfelden, mon nom de juif que mon nom de français; voilà pourquoi, chaque veille de Yom Kipour, je me souviendrai comment, à table, mon père racontait l'histoire de mon grand-père à Valmy, et mettait le meilleur

(1) Grand-père Mayer, c'est-à-dire : suranné, démodé.
(2) Fête de *Semkhess Thore*, ou réjouissance pour la loi.

morceau sur mon assiette en disant : « Tout pour le peuple français ! »

Comme on mangeait en ce temps-là, comme on se garnissait, la



veille du jeûne ! Le lendemain, à l'oratoire, les bonnes gens, revêtus de leur vêtement mortuaire, disaient leur *mea culpa* en conscience, et se frappaient la poitrine à tour de bras, pour leurs péchés

de l'année. Puis venait le moment solennel où tous ces hommes, exaltés par le jeûne, par la prière, par l'appareil du costume blanc sous lequel tous seront enfermés dans la tombe, se prosternaient et faisaient pénitence. Et plus tard, les Cahunim, reste de l'antique aristocratie, sortaient et priaient dans une salle à part, tenant devant leur front leurs mains jointes par les index et les médius, en forme du vieux blason de la famille, et chantant les versets de leur antienne de gentilshommes, redevenus nobles, une fois par an, redevenus les descendants des hautains seigneurs prêtres de Jérusalem et des rudes châtelains d'Idumée. Pauvres gens ! Où est le souvenir de leur vieille aristocratie? Où sont les messieurs Lévy, qui avaient le privilège de leur donner l'aiguière à laver? Qui reconnaît leur illustre lignée? Ce jour-là, ils s'en souviennent, au milieu des fidèles qui les laissent passer respectueusement et écoutent avec vénération la mélopée bizarre et archaïque de leurs chants.



Et voici que la nuit approche, et avec elle le très vulgaire estomac reprend ses droits. Tel qui priait avec ferveur, tout à l'heure, se

bourre le nez de tabac, consulte sa montre, dit ses litanies d'un air distrait. Un à un, les enfants courent de l'oratoire à la maison, et hument avec délices l'odeur du café au lait, que prépare la *Chavess Goü*, les parfums du consommé au bœuf et à la volaille. Ils regardent, d'un air attendri, les gâteaux qu'on va manger avec le café au lait, pour rompre le jeûne, et attendre plus patiemment le potage.

Voyez-vous? Une étoile au ciel, deux, trois étoiles? L'olifant de Veill fait retentir trois mugissements d'allégresse; la dernière prière s'expédie dans la confusion. On sort du temple en foule, et c'est la bouche pleine, devant un bon bol de café dans lequel on trempe des tranches exquises de Kouguelhopf, qu'on se félicite d'avoir si bien jeûné.



SOUKKOTH

Si les ancêtres des juifs de Hochfelden ressuscitaient, s'ils revenaient du fin fond de la Syrie pour assister à la fête de *Soukkoth* (1), ils seraient bien étonnés en voyant la décoration des huttes dressées dans les courtils et dans les vergers. Combien, parmi ces fruits du Nord qu'on suspend à la treille, eussent-ils reconnus ? Le raisin leur eût paru bien aigre, et les poires bien tendres. C'est à peine si au milieu des aiguilles sombres du sapin, des feuilles luisantes du houx, des pampres parfumés du houblon, ils distingueraient le panache flétri et décoloré d'une pauvre palme ; naguère, elle vivait et remuait au vent du sud, près d'un puits d'eau saumâtre ou d'un torrent encombré de cailloux et de sable, entre la terre aride et crevassée, et le dévorant soleil ; maintenant elle est attachée, morte et pâle, au milieu des feuilles vivaces, sous le soleil qui réchauffe sans brûler, sous le ciel bleu clair ou couvert sans cesse de nuages blancs, près de la 'grande rivière, jamais tarie, qui file rapide, froide et verte, entre la France et l'Allemagne. C'est une femme



(1) Prononcez à l'alsacienne « Sékess ».

des pays fabuleux, des pays du septentrion, qui vient d'attacher la pauvre palme morte ; la femme a les yeux bleus et limpides, le regard franc et assuré, le teint comme du sang et du lait : ses tresses blondes descendent entre ses larges épaules ; elle parle le rude jargon des Cimbres et des Sicambres, et les quelques mots de la douce langue d'Aram qu'elle mêle à son parler, nul ne les reconnaîtrait plus, prononcés avec cet accent barbare. Sans doute, parmi les visages qui sont là, plus d'un nez aquilin, plus d'un teint pâle, plus d'une prunelle noire, plus d'une boucle frisée rappelle la lointaine origine, et l'Orient et son soleil : mais ces nez aquilins se sont bouffis, ces noires prunelles se sont ternies, ces teints sont flétris, et, comme la palme arrachée, semblent desséchés et sans sève. Et regardez les autres, ceux qui ont pris racine ; leurs joues luisent comme la feuille du houx, leurs cheveux sont devenus lisses et chatains, leurs prunelles sont claires, mais brillantes : plus d'un regard bleu vous fixe en face, à la Celtique, et à la façon dont ces braves gens posent le pied sur le sol gaulois, on sent qu'ils sont chez eux, bien chez eux ; la plante exotique de Judée s'est acclimatée dans la terre de France, la palme a reverdi, et si, greffées sur un tronc nouveau, ses feuilles commencent à ressembler à celles du houx, c'est peut-être pour prévenir qu'à vouloir les froisser on risquerait de s'y piquer.

Voyez comme tout change ! Ce brave garçon de Sanfele, devenu sergent-major, n'a pas oublié les siens, ni son maître Anselme. Il a envoyé des cadeaux à ceux qu'il a laissés au pays : son père, le vieux *choûle Klopfer*, a reçu, le matin même de la fête de *Sékess*, un grand panier de forme bizarre, et Zimmermann, le courrier qui le lui a remis en descendant de la diligence, lui a dit : « Écoutez, Liebschutz, je ne sais pas ce qu'il y a dedans ; c'est une drôle d'odeur, comme des espèces de fruits ; cela vient de *la Midi*, un endroit, comme ça, qu'ils appellent Aix, et le port est payé : c'est tout ce que je peux vous dire. » Chez Anselme, le même Zimmermann a déposé une lourde jarre de poterie vernissée, étrange

d'aspect, de forme et de couleur, comme on n'avait jamais rien vu de semblable en Alsace. Le digne instituteur est aussitôt descendu de la chaise sur laquelle il était monté, pour couvrir la *Sékke* de ramée; sa femme a lâché les ciseaux avec lesquels elle découpait



des petits paniers de papier bleu et rouge, destinés à contenir chacun un fruit, et à être accrochés entre les verdures de la cabane, les filles ont cessé de chiffonner et de taillader les papiers dorés avec lesquels on fabrique des guirlandes propres à l'ornementation de la

sekke. Le jeune David et trois de ses condisciples abandonnent les cahiers avec les feuilles maculées desquels ils ont la prétention de confectionner des festons et des astragales ; Selmel, qui depuis une heure balaye les débris de papier que font voltiger ces marmots, quitte son balai et cesse de gronder; tout le monde veut voir ce vase étonnant. L'honnête Anselme ne manque pas une si belle occasion d'examiner ses enfants et élèves : « Où est Aix en France? » L'aînée, qui a répondu, sans hésiter : « dans les Bouches-du-Rhône, » reçoit une poire; le jeune David qui s'est fait tirer l'oreille, mais qui a fini par dire « en Provence », reçoit une noix. La petite Clem, qui a confondu Aix en Provence avec Aix-la-Chapelle, puis avec Aix en Savoie, ne reçoit rien du tout, et le petit Chlôme, qui répond obstinément « je ne sais pas », se fait appliquer les épithètes, bien méritées, de cancre et d'âne bâté; on lui déclare même qu'il n'a, dans la tête, que des épluchures de navet à la place de cervelle, et qu'on le mettra en apprentissage chez un savetier.

Cependant, le vieux Choûle Kopfer arrive, tout voûté, portant le panier que lui a envoyé son fils. Panier et jarre sont ouverts, et on regarde avec une curiosité mêlée de défiance les figues et les aubergines qui remplissent l'un, les olives nageant dans la saumure jusqu'aux bords de l'autre.

Il faut toute l'érudition de M. Anselme pour nommer à l'assistance ces produits exotiques, et Zimmermann est fier qu'il y ait, dans Hochfelden, un homme si savant. Madame Anselme goûte une olive, avec quelque anxiété, et la recrache aussitôt; Selmel déclare que ce qu'il y a de bleu violacé sur les figues doit être de la moisissure, et qu'elle n'a jamais rien vu de si dégoûtant que ces espèces de poires molles. Quant à des machines comme les aubergines, évidemment, un homme qui en mangerait attraperait la dysenterie, ou des coliques tout au moins. Le vieux Poniatero, appelé en consultation, déclare qu'il s'est bien alimenté de substances pareilles, quand il était dragon en Espagne.

En Espagne!

A ce seul mot, tout le monde frémit! Est-ce bien sûr, que ça ne soit pas empoisonné? Un chacun sait que, pendant la grande guerre, l'empereur Napoléon voulut un jour manger des œufs à la coque, et que son fidèle mamelouk Roustan lui répondit : « Sire, faites attention! Les Espagnols les empoisonnent dans le ventre des poules! » Le brigadier Wendling, qui était dans l'artillerie de la vieille garde, l'a entendu, et l'a répété au sapeur Lentz, qui l'a confié à Poniatero lui-même, le propre jour où il trouva dans sa soupe un peigne espagnol, veuf de la plupart de ses dents, mais garni de toute sa crasse, et de plusieurs touffes de cheveux gris.

Mayerlé Hodel, homme sans préjugés, a beau assurer qu'on vend aux Halles, à Paris, des aubergines et des figues, et que les olives se débitent chez les plus luxueux épiciers : la seule histoire du peigne a retourné tous ces estomacs alsaciens; Zimmermann n'a rien de plus pressé que de se faire offrir un petit verre de *quetsch* pour se remettre le cœur. On remerciera Sanfele de son attention délicate, mais on ne touchera pas à son envoi suspect. Heureusement, le capitaine Thouret se fait un plaisir d'accepter les figues et les aubergines, et le curé ne dédaigne pas le pot d'olives; l'envoi de *la Midi* trouve son placement.

Pauvres bonnes gens juifs d'Alsace! c'est la nourriture nationale de vos pères que vous avez refusée! Ces fruits qui vous ont paru immangeables, ce sont les fruits de la Terre promise, les récoltes bénies de Chanaan! Et qu'on aille encore me parler d'atavisme! L'atavisme de l'estomac n'existe pas, — et c'est la panse qui mène la danse!

Sékess sera la dernière fête que les enfants du bonhomme Anselme verront sous le ciel d'Alsace. La vie est dure; garçon et fille doivent être prêts à y figurer dignement, comme il convient aux enfants d'une honorable famille. Les deux aînées sont assez instruites, maintenant, pour entrer, comme sous-maîtresses de français, dans un pensionnat d'Angleterre. L'oncle Théodore, le


ALPH. LÉVY

Parisien, leur a procuré cette place : c'est lui qui viendra les chercher, pour les conduire à destination, et on peut les confier à son honnêteté et à sa bonne garde.

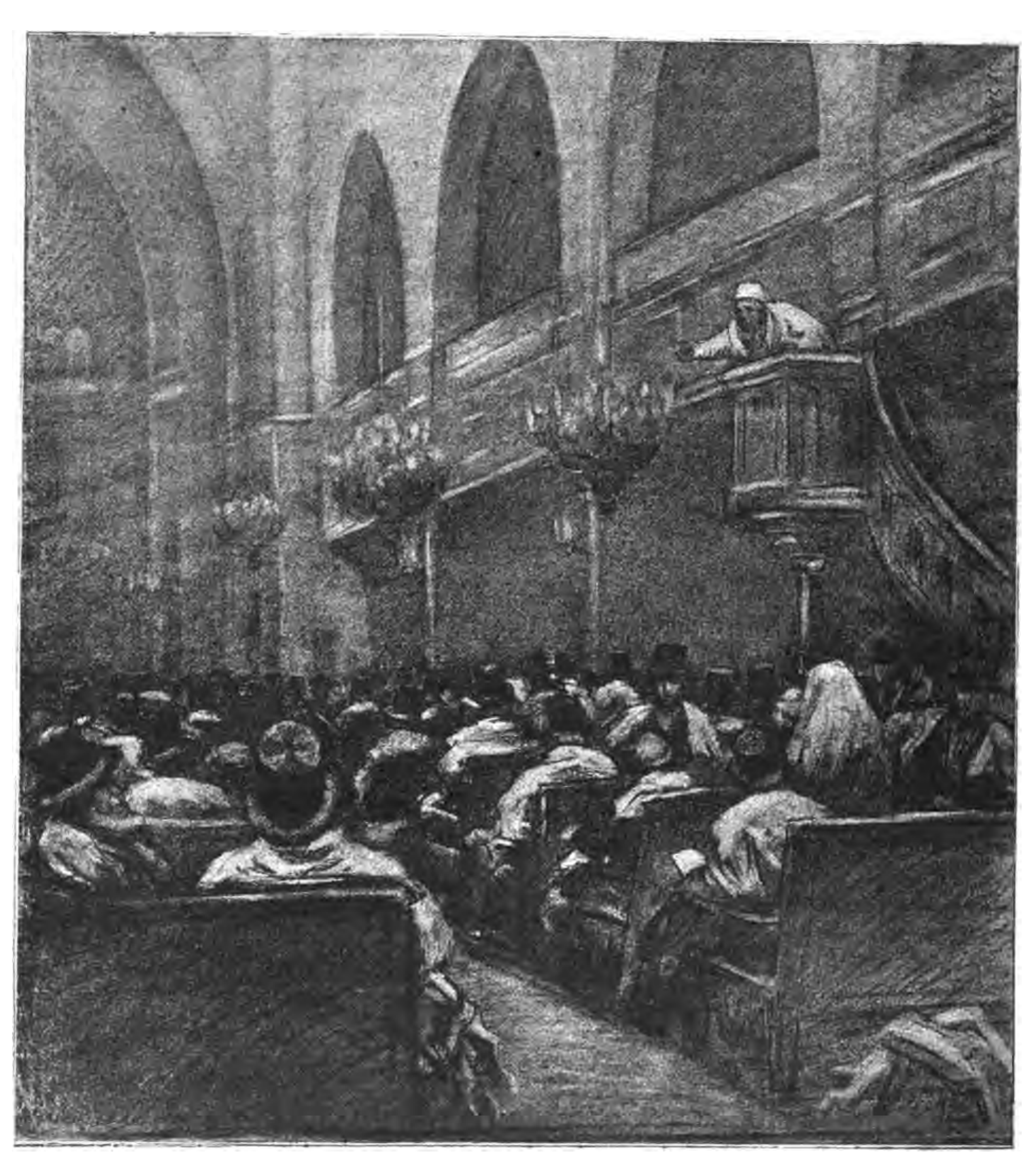
L'automne est venu; les premières pluies d'octobre descendent, froides et dures, sur l'horizon gris : le bonhomme Anselme et la mère mettent leurs filles en voiture, en face de chez Meydinger, et à cette heure matinale, dans cette saison, personne ne vient troubler leurs adieux. La voiture est partie : le père et la mère pleurent, maintenant, tout à leur aise; ils pleurent tout leur soûl, car leurs enfants ne peuvent plus les voir pleurer. Leurs enfants vont entrer dans le vaste monde, sans autre appui que la foi et le courage enseignés dans la maison paternelle. Que d'angoisses pendant cette année de séparation! Mais quelle joie, au moment du retour, quand on va les chercher au chemin de fer!

Car ce n'est plus à la descente de la patache, au bout de la bourgade, qu'on va les chercher : c'est au chemin de fer, à la gare, dans ce grand Paris où la famille a émigré. Le bonhomme Anselme a obtenu une humble place d'expéditionnaire, et le soir, va donner des leçons dans une pension de la rive gauche : il demeure au Quartier latin, au milieu des étudiants qu'il aime tant, des professeurs, des collèges : on lui a fait espérer une chaire, oui, une chaire; la plus modeste, la plus chétive, mais une chaire dans un lycée! Une chaire dans une école qui n'est pas confessionnelle, où l'on ne connaît ni catholiques, ni juifs, ni protestants, mais seulement des collégiens français!

Maintenant, vraiment, le bonhomme Anselme sent qu'il est sorti du cercle étroit de la communauté juive pour entrer dans la grande famille française. En aime-t-il moins sa communauté juive? Qui pourrait le dire? Les jours de fête et les jours d'anniversaire de la mort de ses parents, il met ses *tephilim* et son *thaless* dans un antique petit sac, prend sous son bras son *Makhser*, un in-folio formidable, et s'en va, d'un pas alerte, au petit Oratoire de la rue des Billettes, assister à l'office. Il y trouve des coreligionnaires

alsaciens et lorrains, jargonnant dans leur patois nasillard : il y voit les fortes têtes du Marais, Wormser, de la rue Vieille-du-Temple, devenu déjà plus qu'aux trois quarts Parisien, et le petit Blum, le faiseur d'almanachs judaïques, et le vieux Lévy, qui taille les palmes pour la fête de Sékess, et Lehmann, qui tint jadis salon pour noces et festins israélites. Là, dans cet oratoire étroit, au plafond bas, aux murs humides, il retrouve encore les vieilles mœurs, les préjugés archaïques, l'antique misère, et il se plaît au milieu de ces humbles, de ces souffreteux, qu'on console avec une aumône, qu'on égaye avec un sourire; par-dessus tous, il préfère ceux qui se sont faits vaillamment ouvriers, et qui gagnent leur vie à la sueur de leur front; il s'en va volontiers avec cet ivrogne de Borichle, le solide chaudronnier, et ce coquin de Leiserle, le tailleur bancal à grands favoris, qui a fait le coup de feu derrière les barricades de Saint-Merri. Mais il ne dédaigne pas pour cela les plus infimes, les marchands de lunettes, les colporteurs d'éponges, les crieurs de toile cirée. En allant à l'oratoire, il a rencontré quelques-uns de ses nouveaux amis parisiens; il a parlé d'art avec D....., l'illustre sculpteur, de littérature avec L....., le charmant poète; dans ce cercle nouveau, on sait ce que cache la modestie du bonhomme Anselme et ce que vaut ce pauvre petit répétiteur de la pension Duvignau. Maintenant il revient de l'oratoire en compagnie de Manuel Gross, le charcutier de la rue Clocheperce, le premier qui eut la gloire de naturaliser à Paris les concombres salés, le saucisson *Kocher* et le bœuf fumé des juifs d'Alsace.

Voici le bonhomme Anselme revenu à son quatrième étage de la rue de l'École-de-Médecine, au milieu de ses joyeux voisins, des étudiants, qui lui débitent mille sornettes. L'un est Breton et légitimiste : il l'a surnommé le Chouan; l'autre est du département du Var, et son accent fait frémir les oreilles alsaciennes; il y en a un de la Guadeloupe, et un autre, franc Champenois. L'un des quatre est protestant; et tout ce monde ensemble, réuni autour de la table du brave homme Anselme, autour de son quinquet fumeux, à côté



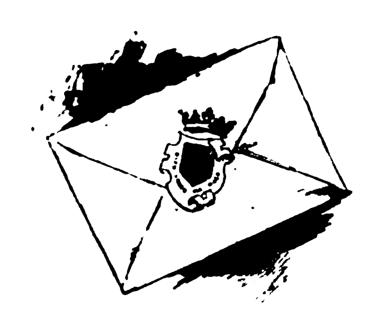
UN PRÊCHE A LA SYNAGOGUE.

de la petite Clem qui coud sous la direction de sa mère, et qui suit déjà le cours de l'école de dessin, à côté du jeune David qui a perdu son accent alsacien, et oublié le petit Louïele dans la compagnie des élèves du lycée Saint-Louis, tout ce monde, le Chouan et le Provençal, le créole et le Champenois, le maître d'école juif alsacien et l'étudiant chrétien, s'émeut des mêmes émotions, se passionne des mêmes passions, car tout ce monde-là est une réduction de la grande France, de la France une et indivisible.

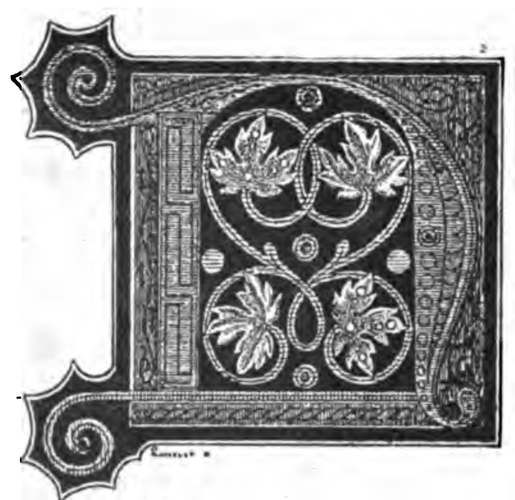
Et demain, c'est encore Sékess : on ne peut pas construire de cabane au quatrième de la rue de l'École-de-Médecine, mais on s'est procuré une palme et un cédrat, et des fougères, et des poires, et des raisins. Les grandes filles qui vont s'asseoir à la table paternelle, pour la première fois depuis un an, ont trouvé, au sortir de leur pensionnat puritain d'Angleterre, la joyeuse nappe de fête juive comme on la met en Alsace, et par les fenêtres exposées au midi, grandes ouvertes, le soleil de France darde à pleins rayons la chaleur, la gaieté, la libre pensée, la vie!

Comme elles sont revenues grandes et fortes, et que de choses elles ont à raconter!

Mais ce qu'elles auront de meilleur à dire, ce sera de relire, à la fin du repas, la lettre de conseils que leur père leur a donnée au départ. C'est avec émotion que je déplie ce papier jauni : mais il faut terminer : le voici; voici le résumé, voici la morale de la Vie juive.



CONSEILS A MES FILLES



'OUBLIEZ jamais que le moindre équivoque, dans la conduite d'une jeune fille, est une tache ineffaçable pour sa réputation. Souvenez-vous que vous avez été élevées avec des principes d'honnêteté, de vertu et d'honneur qui vous ont placées bien au-dessus de la position malheureuse dans laquelle nous nous trouvons depuis longtemps. Votre éducation a été soignée, et grâce à nos efforts, les personnes les plus capables vous reconnaissent une instruction solide et peu commune.

« Eh bien, honorez cette éducation que vous avez reçue, soutenez cette opinion qu'ont de vous les personnes qui vous connaissent, donnez plus de dignité, plus d'éclat encore à l'instruction qu'on vous a donnée, par une conduite vertueuse, exempte de tous reproches, de toutes critiques, en un mot par une conduite digne de la position que vous avez déjà, de celle que, par votre instruction, vous êtes appelées à avoir encore avec l'aide de Dieu.

« Adorez toujours le Dieu de vos pères. Ce Dieu un et indivisible, ce Dieu d'Israël, ce seul Dieu tout bon, tout puissant et tout magnanime que nous avons le bonheur d'invoquer sans aucun intermédiaire.

« Oui, mes enfants, ce Dieu est Dieu, et Israël professe les vérités religieuses émanées de ses lumières divines.

« Que l'amour filial que vous portez à vos parents se manifeste toujours par une conduite digne de leur sollicitude, et réponde à leurs vœux les plus ardents de vous voir mériter l'estime et l'affec-



Ed Monnier et Cie Edit — Imp Dorval

LA NÉOMÉNIE
(Prière à la lune)

tion de tous ceux qui vous connaissent, afin que nous puissions dire avec orgueil : « Ces deux filles sont mes filles, nous les avons « élevées, nous leur avons donné cette éducation qui a porté ces « heureux fruits. »

« Soyez fidèles et modestes avec vos supérieurs, obéissantes, mais sans obséquiosité.

« Soyez affables, d'humeur toujours égale, d'une noble fierté à l'égard de toutes les autres personnes ; toujours d'un bon courage, toujours d'une modestie exemplaire, honnêtes et serviables envers tout le monde.

« Que votre santé soit sans cesse l'objet de vos soins, soyez toujours attentives aux règles de l'hygiène.

« Que le temps vous soit toujours bien cher : employez-le *avarement;* profitez de tous les moments de loisir pour perfectionner les connaissances que vous avez déjà acquises, et pour en acquérir de nouvelles. Vous savez apprécier l'instruction : cherchez avec avidité (elle est noble, cette avidité) à l'augmenter en vous. »

Voilà les conseils que le bonhomme Anselme donnait à ses enfants, et qu'ils ont pieusement suivis. Voilà ce que pensait un Juif français de la vieille roche.

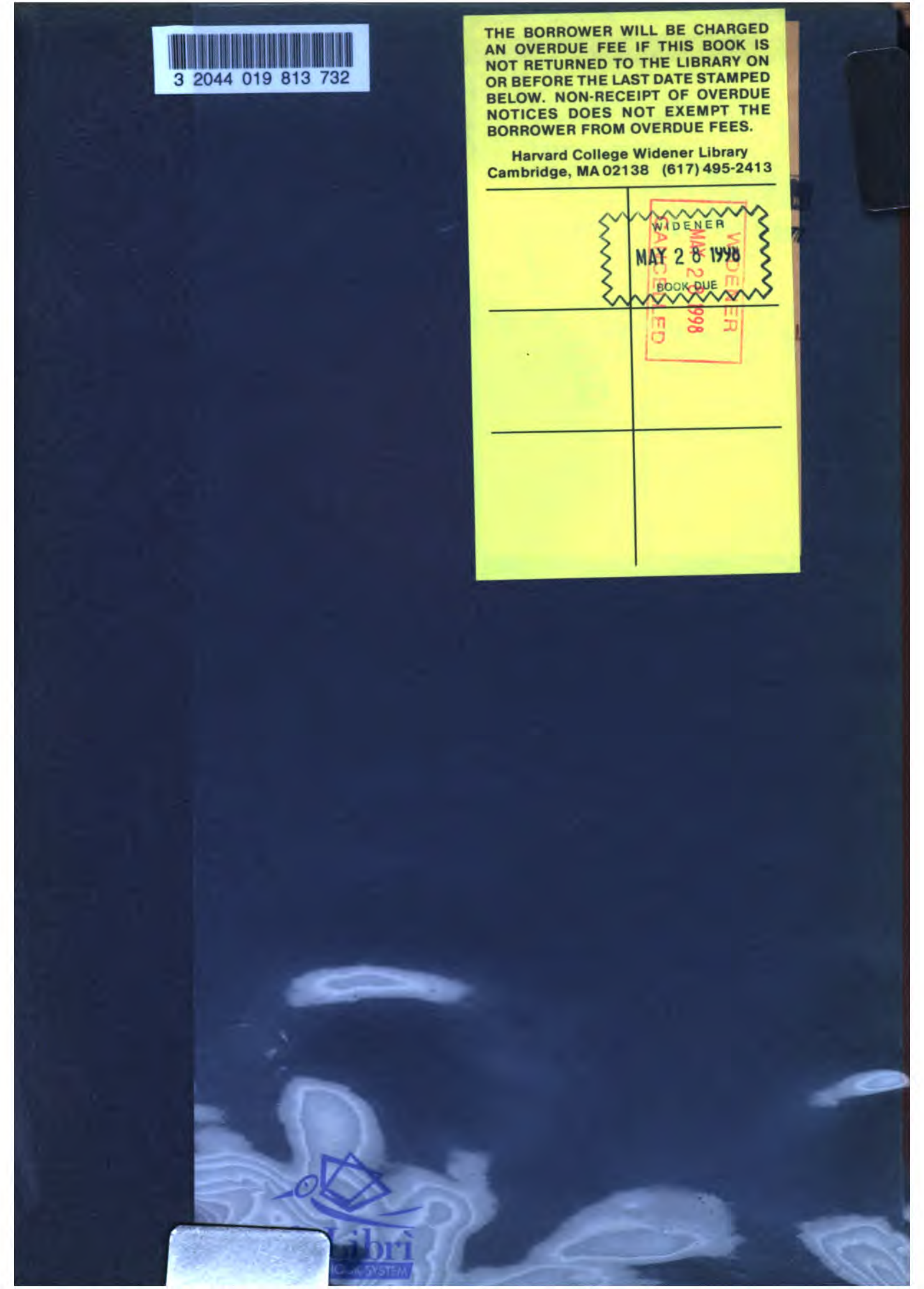
Mais, diront quelques lecteurs qui jugent du judaïsme d'après les romans à la mode, il n'est question, là-dedans, ni de haute banque, ni de finances, ni de commerce, ni de toilettes, ni de stratégie mondaine pour se faire accepter dans les salons. On n'y parle que d'honneur, de patriotisme, de vie de famille naïve, simple et modeste; on n'y voit que pauvres gens d'Alsace, des soldats, des demi-laboureurs, des petits employés, des petits marchands, des ouvriers, des instituteurs : pas un financier, pas même un marchand de lorgnettes ! On y voit de gros garçons, bons vivants, beaux buveurs, ne dédaignant pas la gaudriole; on voit, dans cette vie juive, des ascètes et des mendiants, des travailleurs et des gens à la fois très humbles et très fiers, et pas un millionnaire ! Que voulez-vous que

j'y fasse? Je ne puis raconter que ce que j'ai vu, du temps que mon père me parlait de mon grand-père, le volontaire national de Verdun. Je ne puis pas, pour faire plaisir aux romanciers, gratter du tombeau de mon père les armoiries trente fois séculaires, les deux mains adigitées qui sont au blason de ma famille, ni effacer l'épitaphe qu'un savant illustre a écrite au-dessous :

IL FUT JUSTE ET BON
SAVANT ET MODESTE.

Je ne le peux pas et je ne le veux pas.





Libri


Concordia·per·artes